ARMAND SILVESTRE

Le NU au Salon

(Champs-Élysées).



CHAMPS-ÉLYSÉES — 1896 20e VOLUME DE LA COLLECTION

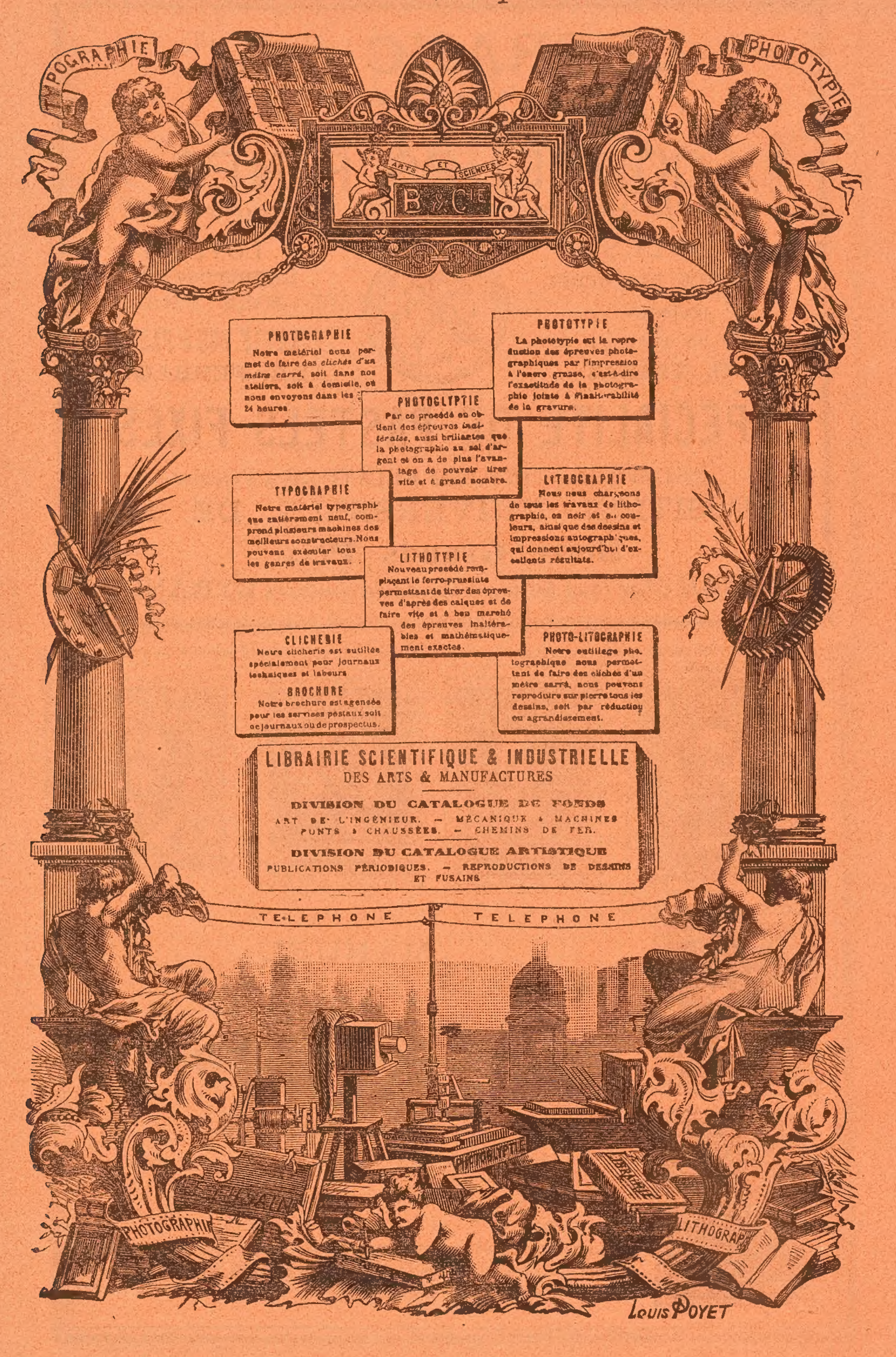
PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS

53TER, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53TER

$.25

E. BERNARD & Cie, Imprimeurs-Éditeurs



E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS — PARIS

DICTIONNAIRE D'HYGIÈNE

PAR

UN COMITÉ DE SPÉCIALISTES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DU Dr E. SATTLER
AVEC LA COLLABORATION DE MM.
H. KORTZ, L. FOREST DE FAYE, AL. PERCHET, F. CAILLET
DOCTEURS EN MÉDECINE

A une époque où toutes les questions se rattachant à l'hygiène sont plus que jamais à l'ordre du jour, il nous semble intéressant de présenter au public un ouvrage à la fois pratique et complet qu'il puisse consulter avec fruit.

Certes des Traités de ce genre sont nombreux déjà; mais, en raison des documents arides et des considérations scientifiques qui y sont développées, ces œuvres d'une valeur indiscutable ne peuvent s'adresser qu'à des hommes spéciaux. Les petits manuels, dont les Auteurs se sont le plus souvent bornés à traiter un seul point de l'hygiène, ne répondent pas davantage au but que nous nous sommes proposé. Notre ouvrage ne sera donc pas un livre d'érudition, il ne saurait prétendre qu'aux mérites modestes de l'exactitude et de la clarté.

Il s'agissait avant tout de rendre les recherches faciles et rapides; nous avons pour cela adopté le classement alphabétique que comporte le dictionnaire ; les matières sont ainsi traitées d'une façon concise, il est vrai, mais nous espérons avoir satisfait à cette nécessité d'exposition sans que la valeur de l'explication donnée puisse en souffrir.

Par la multiplicité de ses articles, notre *Dictionnaire* réunit toutes les connaissances utiles en hygiène ; il peut donc servir de *vade-mecum*, de guide sûr et méthodique à tous ceux qui sont soucieux de leur santé et d'un bien-être judicieusement entendu.

Ce Dictionnaire est publié en livraisons de 64 pages in-8°
les 1ers de chaque mois à partir du 1er novembre.

L'Ensemble comprendra de 12 à 15 livraisons, soit environ 900 pages
Prix de chaque livraison . . . . . . **50** *centimes.*



LE NU AU SALON

PAR

ARMAND SILVESTRE

CHAQUE GRAVURE EST ACCOMPAGNÉE D'UN TEXTE DE QUATRE PAGES PAR L'AUTEUR SI SYMPATHIQUE ET SI UNIVERSELLEMENT CONNU : ARMAND SILVESTRE

COUVERTURES EN PHOTOTYPIE

1e	vol.	1888	24	phototypies.
2e	—	1889	32	—
3e	—	1889 (Expos. Univers.). .	32	—
4e	—	1890 (Champs-Elysées) . .	32	—
5e	—	1890 (Champ de Mars) . .	32	—
6e	—	1891 (Nu au Louvre). . .	32	—
7e	—	1891 (Champs-Elysées) . .	32	—
8e	—	1891 (Champ de Mars) . .	32	—
9e	—	1892 (Le Nu de Rabelais) .	32	—
10e	—	1892 (Champs-Elysées) . .	32	—
11e	—	1892 (Champ de Mars) . .	32	—
12e	—	1893 (Champs-Elysées) . .	32	—
13e	—	1893 (Champ de Mars) . .	32	—
14e	—	1894 (Champs-Elysées) . .	32	—
15e	—	1894 (Champ de Mars) . .	32	—
16e	—	1894 (Le Nu d'Ovide) . .	32	—
17e	—	1894 — . .	32	—
18e	—	1895 (Champs-Elysées) . .	32	—
19e	—	1895 (Champ de Mars) . .	32	—
20e	—	1896 (Champs-Élysées). .	32	—
21e	—	1896 (Champ de Mars). .	32	—

Prix de chaque volume . . 5 *fr*.

Prix de la collection complète . . . 100 francs

NOEL JOYEUX

PAR

ARMAND SILVESTRE

PREMIÈRE ANNÉE 1894

*Extrait de l'*Écho de Paris *du* 24 *décembre* 1894

Ce n'est pas dans leur soulier, mais chez E. Bernard, l'éditeur des célèbres *Nus au Salon*, que les amateurs des deux sexes de joyeusetés trouveront cette année leur Petit Noël.

En un somptueux volume de luxe, celui-ci a réuni, spécialement pour eux, un choix de contes de haulte gresse et de poésies amoureuses inspirées à Armand Silvestre par cette solennité prise au point de vue gastronomique et mondain, sous le joli titre : **Noël Joyeux.**

Japhet et Bessou ont très gaiement illustré de dessins en noir et en blanc et de sanguines, ces amusantes pages, de toute la fantaisie humoristique de leur crayon.

C'est en même temps, un délicieux livre d'étrennes pour les enfants... de trente ans et les demoiselles... mariées.

1 beau volume grand in-4° . . Prix **5** fr.

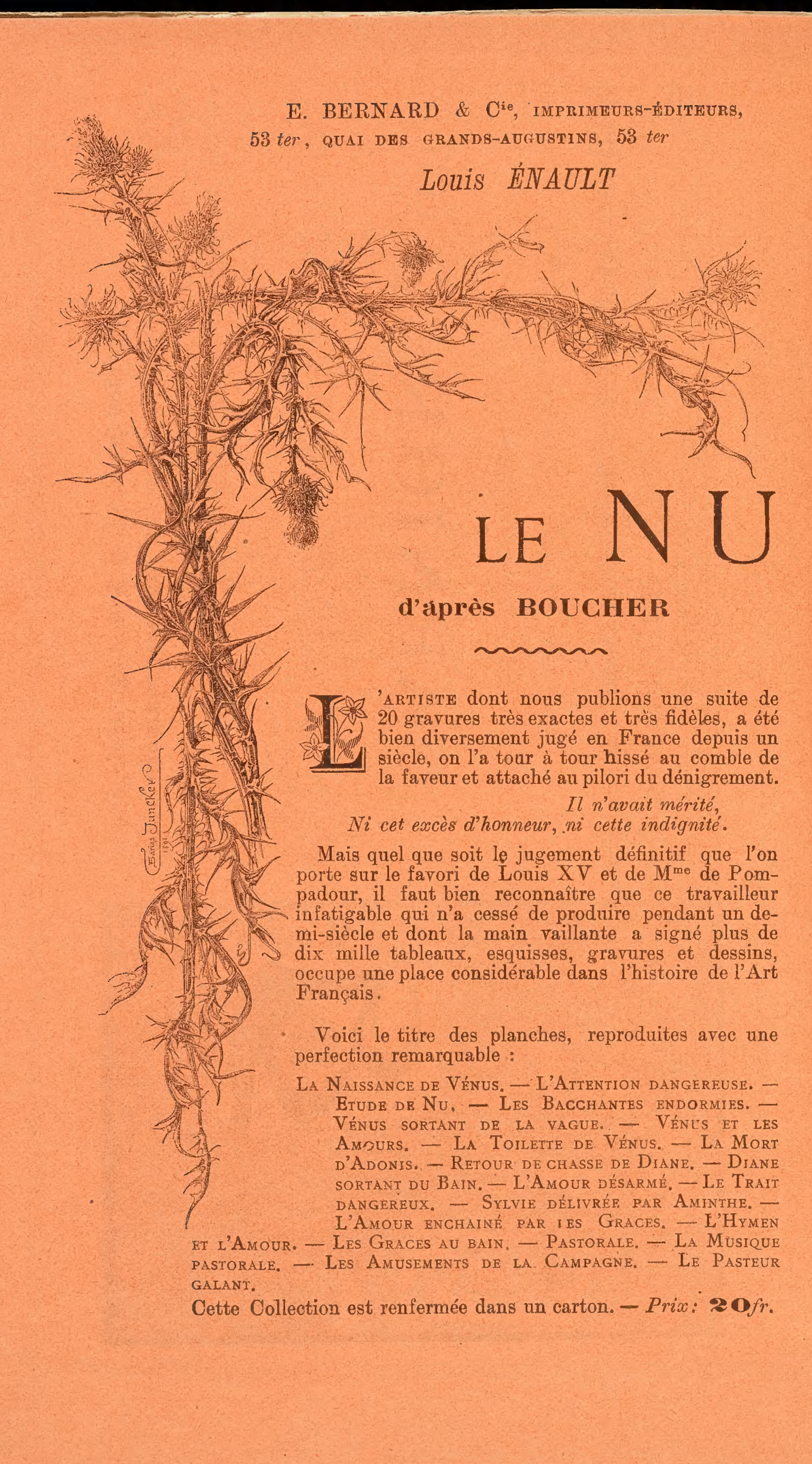
DEUXIÈME ANNÉE 1895

Extrait du Gil Blas *du* 15 *décembre* 1895

Le **Noël Joyeux** vient de paraître chez E. Bernard. C'est cette année, un délicieux recueil de petits poèmes humoristiques d'Armand Silvestre, avec dessins, de Japhet, Bessou et Lafon. Tous les métiers y célèbrent tour à tour, en vers pleins de gaîté, la *Noël* à leur façon. A côté de la Noël des Belles-Petites et des Anges, vous trouverez la Noël des Buveurs et même la Noël des Cochons. C'est le plus original, le plus luxueux et le plus amusant des volumes illustrés de l'année.

1 beau volume grand in-4° . . Prix **5** fr.


Photogravure - Chromotypographie
Procédé rapide, breveté S.G.D.G.
GARNIER & Cie
Téléphone
53, Rue de Seine, Paris
Clichés en relief pour la Typographie d'après autographie, dessins à la plumes; Clichés obtenus directement d'après photographie, lavis, aquarelle, tableau, par nouveau procédé breveté. Photolithographie. Spécialité de Chromotypographie.



E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
53 *ter*, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 *ter*

Louis ÉNAULT

LE NU

d'après **BOUCHER**

L'ARTISTE dont nous publions une suite de 20 gravures très exactes et très fidèles, a été bien diversement jugé en France depuis un siècle, on l'a tour à tour hissé au comble de la faveur et attaché au pilori du dénigrement.

Il n'avait mérité,
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Mais quel que soit le jugement définitif que l'on porte sur le favori de Louis XV et de Mme de Pompadour, il faut bien reconnaître que ce travailleur infatigable qui n'a cessé de produire pendant un demi-siècle et dont la main vaillante a signé plus de dix mille tableaux, esquisses, gravures et dessins, occupe une place considérable dans l'histoire de l'Art Français.

Voici le titre des planches, reproduites avec une perfection remarquable :

LA NAISSANCE DE VÉNUS. — L'ATTENTION DANGEREUSE. — ETUDE DE NU. — LES BACCHANTES ENDORMIES. — VÉNUS SORTANT DE LA VAGUE. — VÉNUS ET LES AMOURS. — LA TOILETTE DE VÉNUS. — LA MORT D'ADONIS. — RETOUR DE CHASSE DE DIANE. — DIANE SORTANT DU BAIN. — L'AMOUR DÉSARMÉ. — LE TRAIT DANGEREUX. — SYLVIE DÉLIVRÉE PAR AMINTHE. — L'AMOUR ENCHAINÉ PAR LES GRACES. — L'HYMEN ET L'AMOUR. — LES GRACES AU BAIN. — PASTORALE. — LA MUSIQUE PASTORALE. — LES AMUSEMENTS DE LA CAMPAGNE. — LE PASTEUR GALANT.

Cette Collection est renfermée dans un carton. — *Prix :* **20** *fr.*

Le NU

AU

SALON DE 1896

(Champs-Élysées)

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD ET Cie
23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 23

ARMAND SILVESTRE

LE NU

AU

SALON de 1896 (Champs-Élysées)

ILLUSTRÉ PAR PIERRE ROY



PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53 ter, *Quai des Grands-Augustins*, 53 ter
1896



TABLE DES MATIÈRES



A PAUL GERVAIS

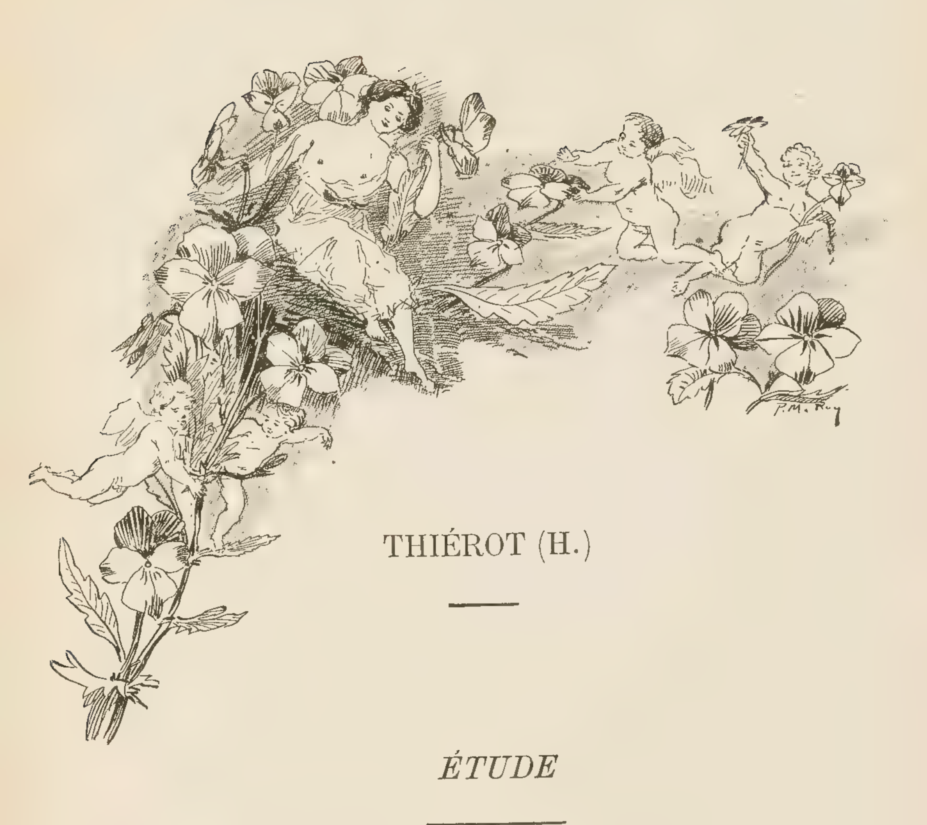
Mon cher ami,

Je vous dédie affectueusement ce petit livre où la Nudité feminine est constamment magnifiée, à vous qui, autant que moi, lui êtes resté fidèle, en une formule d'art lui conservant toute sa noblesse originelle et sa naturelle chasteté ; à vous qui continuez la tradition latine de notre race et ajoutez le fleuron de votre jeune renommée à la vieille couronne Toulousaine.

ARMAND SILVESTRE

2 Mai 1896.





THIÉROT (H.)

ÉTUDE

Et très noble étude. Car celle du corps féminin, en la splendeur éternelle de ses formes nues, est la plus haute qu'un artiste puisse tenter. L'essentiel est que la pose n'en déforme pas la naturelle harmonie par quelque recherche intempestive de mouvement nouveau et imprévu.

Tel n'est assurément pas le cas.

Rien de plus simple, dans son improvisation flagrante, que cette attitude de femme à demi-lassée, à demi-paresseuse, à demi-assise, à demi-couchée. Car, tandis que son torse, jeune et vibrant, est étendu sur une façon d'oreiller, que sa tête repose sur ses beaux bras noués un peu au-dessus des poignets, les jambes descendent le long du canapé et les pieds posent, par le bout, sur le tapis blanc qui s'ébouriffe en fourrure. D'un mouvement facile elle se peut lever et, sans bouger à peine, elle peut aussi se trouver dans la pose du repos complet.

Pendant que son corps s'abandonne à ce farniente, où va sa pensée et quelle flamme brûle, immobile et douce, dans la fixité de son regard ? Car, plus que nous encore, la Femme rêve toute éveillée et nous, les amants, ne sommes jamais sûrs de la retenir auprès de nous, même quand sa voix semble répondre à notre parole.

Autrefois j'ai chanté l'angoisse que m'inspirait le sommeil de la Femme ; anxieux je lui ai dit :

Quand, sur tes yeux brûlés de leurs propres rayons,
Le sommeil a tendu la fraîcheur de son aile,
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle,
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons ?

Sous ton front où la Nuit s'épanche solennelle,
L'Infini creuse-t-il d'implacables sillons,
Et, quand ton cœur n'est plus trahi par ta prunelle,
S'ouvre-t-il à la mer des vastes passions ?

Marbre durant le jour, la nuit deviens-tu Femme ?
Un rêve berce-t-il dans le fond de ton âme,
Quelque amour innommé que tu nommes tout bas ?

Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose ?
C'est un tourment jaloux que ton sommeil me cause,
Tu dois aimer en songe, ou tu ne vivrais pas !

Et encore :

Que ne suis-je le rêve où ton âme me fuit,
Quand l'haleine des fleurs dont ta bouche est baisée.
Se berce au rythme lent de ta gorge apaisée
Dans la tranquilité profonde de la nuit.

Que ne suis-je le rêve où ma douleur te suit
D'un souffle haletant et d'une aile brisée,
Sans entrevoir jamais, comme une aube embrasée,
L'invisible soleil qui sous ton front reluit !

L'amour qui te fait vivre est celui qui me tue :
Car ta sérénité cruelle de statue
N'est qu'un leurre où, sans fin, s'épuise mon souci.

De ton sommeil menteur étreignant le mystère,
Près de ton cœur j'y sens vivre un hôte adultère
Et voudrais être mort pour t'apparaître aussi.

Et bien ! celle qui rêve éveillée, m'inquiète plus encore.





L'HERBO

TENTATION

Un vol inattendu de colombes a pénétré dans la grotte, où ne s'ouvrait guère, à l'heure ténébreuse, que l'aile velouté des chouettes ayant deux étoiles d'or dans les yeux ; une fumée très douce de parfums et de senteurs printanières à chassé, de l'antre, les humides et malsaines fraîcheurs qui l'emplissaient encore un instant aupara-

vant ; une musique très douce, voluptueuse et caressante a remplacé la plainte du vent s'engouffrant entre les pierres en s'y déchirant ; et sans s'être retourné encore, surpris par tous ces enchantements de l'atmosphère, l'Ermite encapuchonné qui priait, entre une tête de mort et un vieux livre, a vivement porté à ses lèvres la croix grossière qui, comme une flûte à la bouche d'un vieux berger, s'enfouit à demi sans sa grande barbe grisonnante.

Tel un rat que le souffle d'un chat tient coi dans quelque angle de mur et qui pressent le danger sans avoir encore vu l'ennemi.

Parbleu, vénérable solitaire, l'ennemi est charmant et le danger le plus aimable du monde à courir !

Celui-ci est figuré par une admirable fille, coiffée de pierreries et sans autre vêtement encombrant, aux cheveux dénoués le long des bras le plus harmonieusement du monde, de belle structure païenne avec des seins durs et un torse de quelque embonpoint, et qui, une branche de chardon, d'une main, de l'autre caressant ton poignet semble te dire que c'est le déjeuner dont tu es digne qu'elle t'apporte, si tu ne te hâtes de te retourner.

Celui-là n'est pas moins séduisant dans un costume tout pareil dont sa crinière dénouée fait tous les frais, également fort tentante en la santé robuste de ses formes, plus

blanches encore que sa voisine et casquée non pas d'ombre comme elle, mais d'or étincelant. Celle-ci ne te touche pas encore mais elle est prête à venir à la rescousse.

Les imprudentes ! Pourquoi se sont-elles mises à deux pour cet ouvrage difficile et méritoire de perdre ton âme infiniment moins intéressante qu'elles !

Je suppose que vaincu par la curiosité tu te retournes.

Aussitôt la tentation suggestive que tu subissais, par avance, se change, pour toi, dans le plus cruel des embarras.

Te voila élevé à la dignité du berger Pâris, c'est-à-dire compromis éternellement par ce rapprochement avec un personnage de la fable païenne.

Tu n'as pas de pomme à la main, il est vrai ; mais il ne t'en faudrait pas moins faire un choix, ton grand âge ne te permettant pas, sans doute, de distribuer un double prix à deux mérites égaux.

A laquelle feras-tu le cadeau alléchant de ta damnation éternelle ?

Je voudrais te conseiller, excellent Saint, puisque ton assesseur ordinaire n'est pas là, le doux cochon, dont la compagnie te faisait immédiatement reconnaître ! Car tu fus, ô saint Antoine, plus fidèle à tes amis que cette canaille d'Ulysse qui fit semblant de ne plus les recon-

naître, quand une fantaisie gracieuse de la magicienne Circé les eût changés en pourceaux.

Au fait, pourquoi ce gardien de la vertu n'est-il pas à son poste ordinaire ?

Force m'est de le remplacer au moins dans la mesure où j'en puis être digne.

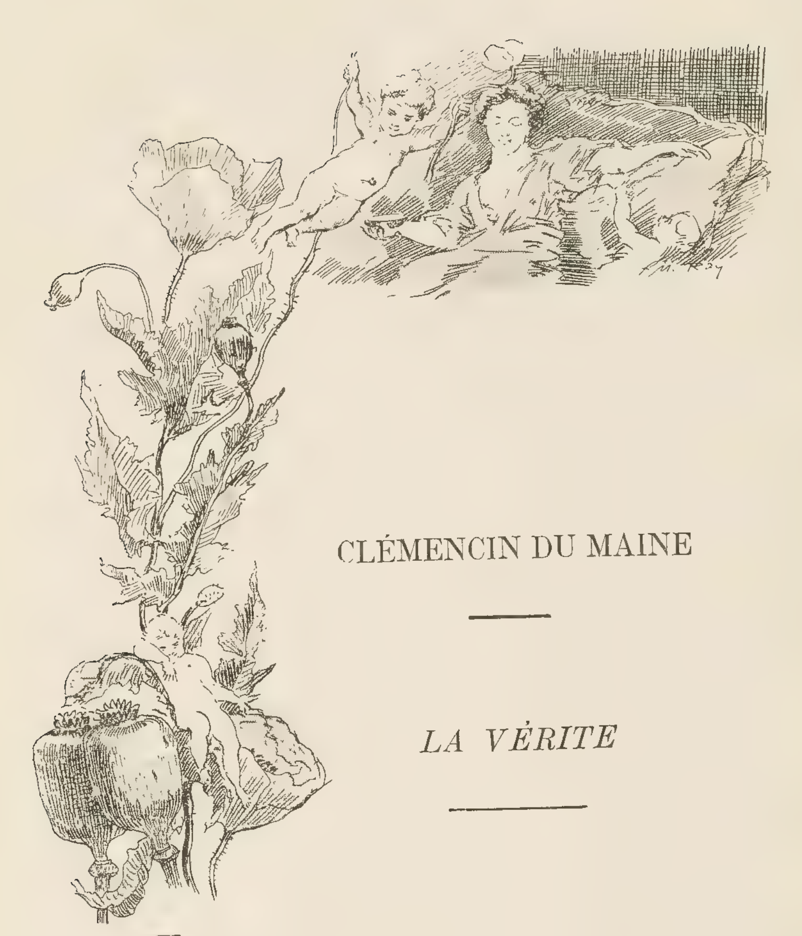
Volontiers, fidèle à mon goût personnel je te conseillerais la brune. J'ai fort aimé, en ma terrestre vie — et je n'ai pas encore commencé l'autre — les dames dont la Nuit avait tissé la chevelure de ses doigts où scintillent des bagues d'étoiles. Je n'ai pas eu à me louer précisément de leur fidélité, mais rien ne me permet de supposer que la constance tienne à la couleur des cheveux.

Mais ! rends-moi un service à ton tour.

Fais plutôt l'essai de la blonde et tu m'en diras des nouvelles. J'ai connu de forts bons poètes qui les aimaient, et qui ont été trompés tout de même, ce qui me fait croire qu'on peut être heureux avec elles aussi ! Car, sans cela pourquoi chercherait-on à nous les prendre ?







CLÉMENCIN DU MAINE

LA VÉRITE

Au bord du puits elle est assise, son torse virginal se dressant inflexible au-dessus de la margelle, et sa tête droite montrant, de profil, la régularité charmante de ses traits. Enveloppée de sa chevelure aux retroussis harmonieux, et un miroir dans la main, elle y laisse tomber à peine, de ses

paupières chastement abaissées un regard où revit sa propre image.

Le long de son bras nonchalant, les nobles reliefs de sa poitrine accentuent la rigidité de son corps immaculé, et ses deux jambes, aristocratiques de dessin et exquises, se nouent un peu au-dessus de la cheville, en un mouvement d'une grâce infinie.

Autour d'elle c'est la frondaison printanière que fleurit le caprice des plantes grimpantes : aristoloches aux larges feuilles, capucines, et, tout autour, de grands soleils épanouissant leur cœur d'or. De son pied elle foule une boule qui pourrait bien être le monde, ne faisant en cela que lui rendre mépris pour injure.

Car celle-ci est la Vérité, la déesse impitoyable que le plus grand nombre maudit et que fuient, d'une ardeur égale, les méchants et les rêveurs, les filous et les poètes. Elle semble très humble pourtant, en son idyllique occupation plus innocente que celle de Narcisse se mirant dans l'eau des sources. C'est que, peut-être, malgré tous les sujets qu'il a de la détester, un poète épris seulement de la nudité exquise de son corps, lui chante, derrière ce rideau verdoyant dont les transparences ensoleillées sont mensongères comme tout le reste, quelque chanson d'amour, celle-ci si vous le voulez.

Je voudrais que mon cœur fut une coupe pleine
Pour la tendre à ta soif et l'y voir s'apaiser;
Je voudrais que mon sang, mêlé dans mon haleine,
Comme une rouge fleur montât vers ton baiser;
Je voudrais que le vent qui traverse la plaine
Fut mon souffle et se vint sur ta bouche épuiser.

Je voudrais que mon cœur fut une herbe menue
Pour l'étendre à tes pieds et les voir s'y poser,
Pour sentir leur frisson sur ma poitrine nue
Et, sous leur poids charmant, mon être se briser ;
Et comme une rosée éparse sous la nue,
Goutte à goutte et longtemps mon sang les arroser.

Je voudrais que mon cœur fut une grappe mûre
Pour la tendre à tes dents et te voir la meurtrir,
Aux saveurs de ta bouche aspirer leur morsure,
Par elles déchiré, m'enivrer de souffrir...
— Je voudrais que mon cœur fut toute la Nature
Tout ce qui pour Toi vit et par Toi peut mourir !

Et la vierge demeure plus rêveuse, en écoutant, inconsciente, cette musique sacrée de l'âme humaine emplissant, des clameurs de sa tendresse, la béatitude du Printemps !

Mais les amants mentent comme tout le reste.

Certes ils sont sincères en souhaitant de mourir pour celles dont le désir leur est mille fois plus tenace au cœur que le souci de la vie. Mais combien peu accomplissent ce beau rêve, le plus doux pour les fervents et pour les poètes !

Et malgré qu'elle soit invisiblement émue de cette chanson embrasée, elle ne quittera pas, des yeux, le miroir où sa propre image lui est cependant indifférente maintenant, pour chercher, derrière la feuillée, les traits du chanteur qui se consume pour elle.

Et, pourtant, de tous les serments violés, ceux qui lui paraissent les moins coupables, ce sont assurément les serments d'amour.





BISSON (Ernest)

NYMPHE ÉCHO

Echo chantant quand bruyt on mène
Dessus rivière ou sus étang.
Qui beauté connue plus qu'humaine.

Et après ces jolis vers le vieux Villon répète son refrain:

Mais où sont les neiges d'antan ?

On lit aussi dans l'Anthologie grecque, ce centon d'un inconnu.

« Amis, héros grecs, serviteurs de Mars, me trompai-je ou dirai-je la vérité? n'importe! il faut que je parle : A l'extrémité d'un champ où s'élèvent de grands arbres, habite une Déesse qui parle d'une manière étrange, une Déesse ou une mortelle; on crie, on appelle et si elle entend crier ou appeler, elle répète exactement ce qui a été dit : mais pourquoi entrer dans de plus longs détails? tu ne peux ni la voir ni la comprendre. Mais le mot que tu auras dit elle te le redira ».

Celle que nous montre cette gracieuse image, n'est à vrai dire, ni une Déesse ni une mortelle; c'est une nymphe d'antan, celle qu'Ovide nous montre en ses métamorphoses, amoureuse de Narcisse hélas! amoureux seulement de lui-même. Toute à cette tendresse désespérée qu'elle ne lui saurait avouer, puisque sa voix ne peut répéter que des paroles déjà dites, elle s'est étendue aux pieds des grands arbres, en un coin solitaire de paysage bien fait pour les douloureux recueillements, près d'un lac voisin, sans doute, derrière le rideau de frondaisons qui semble un rideau de fraîcheurs. Le jeune fou est sans doute, assis, regardant son visage qu'encadrent déjà, dans la transparence de l'eau, les grandes fleurs étoilées qui garderont son nom. O stupide adolescent que ne te retournes-tu vers cette vision qui te fera bien vite oublier ton inutile beauté! De quelle

grâce alanguie ce beau corps de femme est couché, collé étroitement par son doux poids aux déclivités du terrain, baisé sur toute sa surface par le velours fleuri des gazons, harmonieux à ravir avec ses bras jetés, comme de vaines armes, suivant l'admirable hémistiche de Baudelaire, et la tête infléchie sous l'or caressant de sa chevelure !

Quelle tristesse adorable dans ces grands yeux qui te cherchent, dans le sourire vague qui attend tes lèvres, dans cette caresse de tous les membres prête à se répandre sur toi, comme un fleuve de parfums.

Ingrat, détourne ton front de la source meurtrière et ne te consume plus en de coupables pensées ! L'Amour est là prêt à t'envelopper de tous ses enchantements.

Je ne sais de fable plus touchante que celle-ci, et vraiment Joachim du Bellay n'en fit qu'un pâle commentaire dans ces vers qui furent fort admirés de son temps et dont l'Echo repète les dernières syllables.

Quel est l'auteur de ces mots advenus ?
Vénus.
Qu'étais-je avant d'entrer dans ce passage ?
Sage.
Et maintenant que suis-je en mon courage ?
Rage.

Qu'est-ce qu'aimer et s'en plaindre souvent ?
Vent.
Que suis-je donc lorsque le cœur me fend ?
Enfant.
Seule elle peint la douleur qui me point ?
Point.

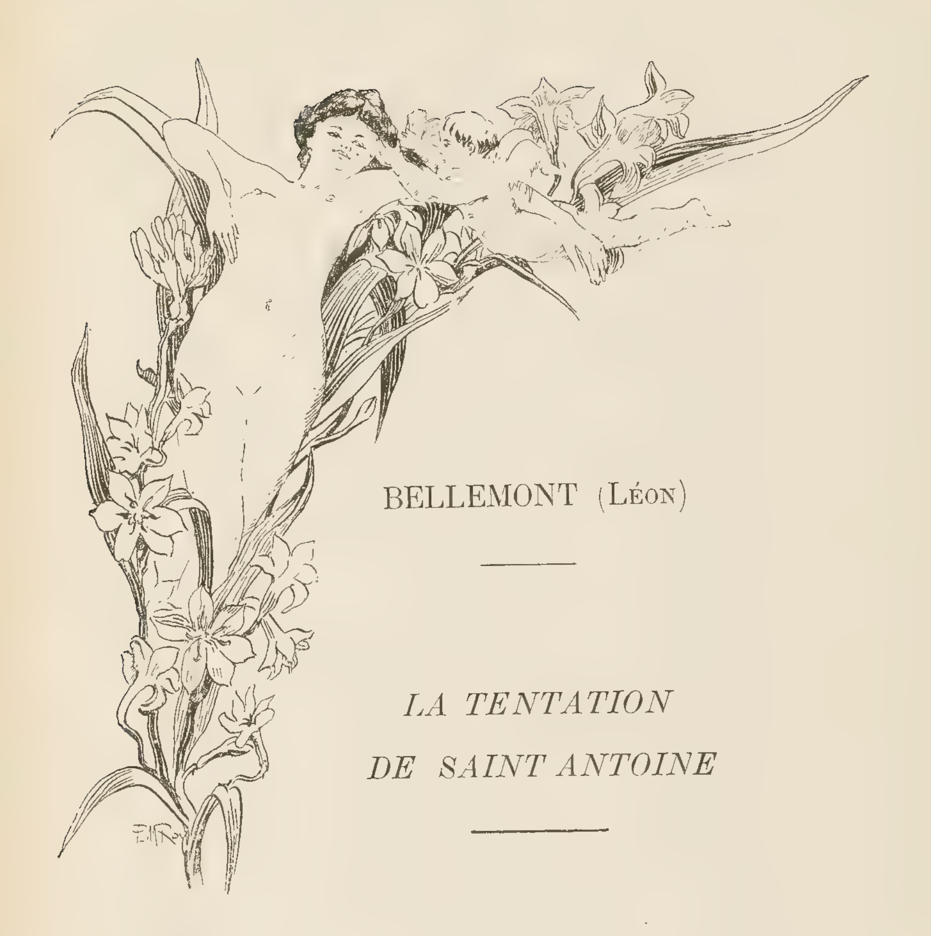
Simple jeu d'un poète qui précédait Banville.

Et pourtant ces vers disent bien le tourment de l'amour non payé de tendresse et, par cela même, ils rappellent aussi la mélancolie de la nymphe dédaignée par le berger.









BELLEMONT (Léon)

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

En son ermitage rustique, ayant pour compagnons un crâne et une croix de bois seulement, — car je ne vois pas, dans les alentours, le joyeux camarade que lui donne la légende, et celui-ci s'en est allé plus loin, sans doute, savourer, un grognement harmonieux à ses lèvres roses, la

douceur des glandées, le pieux homme était certainement en prières, quand un bruit très doux de pas sur le gazon lisse l'a tiré de sa méditation pieuse. Le plus innocemment du monde il s'est retourné, et voilà que, de ses mains tendues en avant, il repousse inutilement l'image où s'arrête la caresse inconsciente de ses yeux. Sur son visage couturé de rides et sous ses cheveux en broussailles où le peigne n'a jamais promené ses dents, c'est un mélange de terreur et de joie, une lutte entre le charme de cette vision et le dommage qu'il en ressent déjà pour son salut.

C'est que c'est la Beauté elle-même, dans son expression la plus noble et la plus parfaite, la nudité du corps féminin qui se dresse devant lui, réclamant les hommages éternels que lui doit l'humanité et que ne lui ont marchandés aucune des races qui ont mérité de vivre dans la mémoire des postérités.

Dans l'orgueil radieux de son invincible pouvoir, elle développe pour lui, en une coquetterie souveraine, — tels les anses d'une amphore où les dieux eussent voulu boire — la blancheur de ses bras qui se viennent nouer au-dessus de sa belle chevelure que le vent n'a pas encore déliée, de son indiscrète caresse ; comme un arc elle tend son corps souple d'où jaillit la gloire jumelle de ses seins ;

et l'épanouissement de ses hanches sur des jambes à peine infléchies la fait pareille à un beau vase plein d'une mystérieuse et enivrante liqueur, où coule dans une blancheur de marbre, le sang même de l'amour.

Derrière elle, invisible, le poète murmure :

Femme, je veux mouler deux coupes sur ton sein,
Pour enivrer mes yeux de leur beauté jumelle,
Et, comme un nourrisson qui pend à la mamelle,
Y boire lentement le doux sang du raisin.

Sur ta croupe je veux mouler un grand bassin
Où l'art du mouleur savamment entremêle
Des femmes et des fleurs — un étrange dessin —
Tout un poème ainsi qu'un chant de Philomèle.

Sur ton col où ta main laisse choir tes cheveux
J'imiterai l'amphore à la courbe suave ;
Je sauverai ton corps de l'oubli, car je veux,

Qu'en retrouvant l'argile en ta forme se grave,
Tout poète s'écrie aux âges inconnus :
Ce trésor fut pétri sur le corps de Vénus !

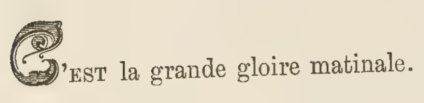
Et, sur un roc voisin, dans l'ombre versée par les frondaisons profondes, accoudée sur la pierre et soutenant de sa main, noueuse comme un rameau de chêne, son menton où grimace un méchant rire, Satan, pareil à un faune maudit par ses propres Dieux, guette et regarde le charme opérer.

Mais le saint homme ne subira ni l'ivresse que sème dans l'air la chanson du poète, ni la brûlure des conseils perfides que lui souffle, autour des reins, le méchant esprit. Celui qui le sauvera, en accourant inopinément dans un grand écrasement du taillis, c'est son camarade qui reviendra à temps, le groin tout luisant des récentes gourmandises ; car la vision s'envolera à l'approche du monstre. Vénus ne se complait qu'à la compagnie amoureuse des colombes.



BRILLAND

LA ROSÉE



C'EST la grande gloire matinale.

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
Comme un fleuve lacté, la lumière s'épanche
Sur les coteaux légers que baigne son flot clair :
— L'Aube sur les coteaux traîne sa robe blanche.

Les grands arbres, sentant les oiseaux éveillés,
Chuchotent dans la brise errante où s'évapore
L'âme des derniers lis par la nuit effeuillés.
— L'Aube sur la forêt pose son pied sonore.

Sur l'herbe drue où court l'insecte familier
Une gaze de longs fils d'argent s'est posée,
Et la bruyère aiguë pleine de rosée.
— L'Aube sur les gazons égrène son collier.

Dans le ruisseau que l'Aube effleure de ses voiles
Se réfléchit déjà le doux spectre des fleurs,
Et, sous l'onde où tremblait l'œil furtif des étoiles,
S'ouvre l'œil alangui des pervenches en fleurs.

C'est sous cet enchantement du matin qu'elle s'est étendue, dans les gazons emperlés, parmi les fleurs sauvages qui portent un diamant à leur collerette, au bord de l'eau calme où les nénuphars ouvrent leurs grands yeux d'or, les roseaux empennés de velours au sommet et les feuilles d'iris faites comme des épées se dressant sur la rive où courent des bergeronnettes; en une pose nonchalante à miracle, une main ramenée sur le front qui se tourne pour laisser le corps seul se baigner de la lumière à peine rosée de l'orient.

Ses yeux et sa bouche n'ont qu'un même sourire. Sa belle chevelure dénouée lui fait comme un oreiller d'ombre

sur lequel se détache, en un véritable éblouissement, la blancheur vivante de sa chair. Ses jambes du plus noble dessin se désunissent à peine comme deux fleuves de lait, deux fleuves jumeaux, et la nacre de ses dents lutte avec celle des gouttelettes de cristal qui roulent, sur les larges feuilles, au moindre souffle du vent.

C'est bien la rosée riante qui fait étinceler les beaux jours de la Jeunesse, en une frondaison d'amour.

La rosée automnale plutôt nous ferait penser aux mélancolies de l'âge et trouverions-nous, en elle, comme une larme, de celles que l'Amour a mises dans nos yeux.

Quand le soleil a bu sur la cime des bois,
La fraîcheur des baisers que l'aube tiède y pose,
La rosée erre encore aux buissons et parfois
Se pend, frileuse perle, aux lèvres d'une rose.

De l'amour qu'on crut mort immortelle douceur !
Belle perle d'amour au temps cruel ravie.
— Ainsi, chacun de nous garde, au fond de son cœur,
Un pleur tombé du ciel à l'Aube de la vie !

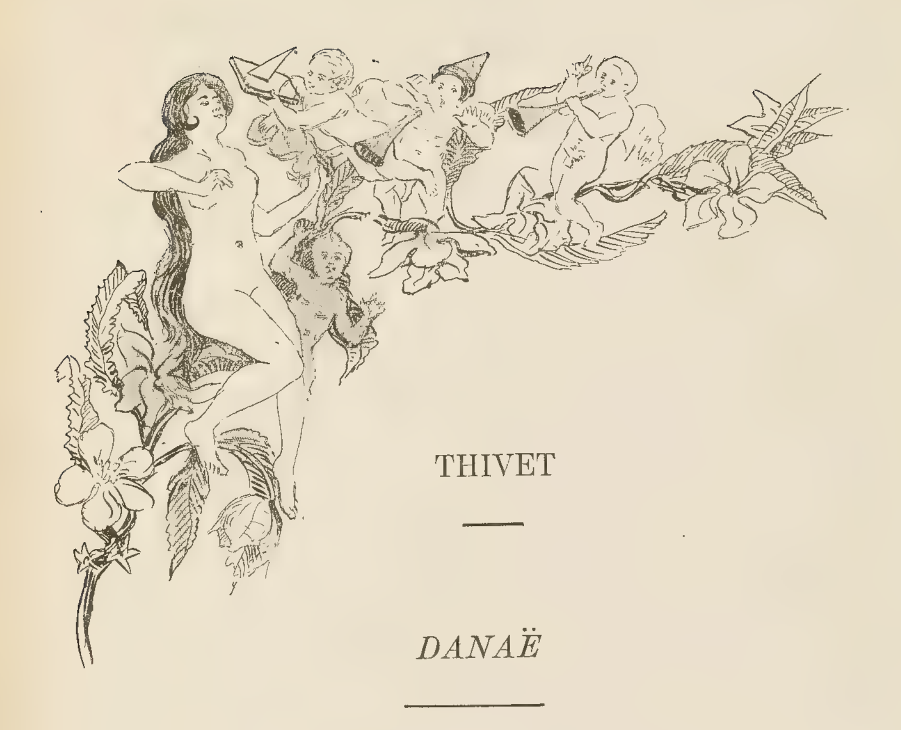
Mais, de cette chanson triste, je ne veux point refréner le sourire de cette belle et triomphante image de femme nue. Qu'elle écoute donc plutôt les trilles joyeux du ros-

signol, le bruit argentin de la source, le bruissement léger des feuilles! O Femme, laisse l'homme pleurer les tendresses passées et s'attendrir! Tu restes le sourire éternel des choses et la consolation de vivre. C'en est assez pour t'aimer.









THIVET

DANAË

Sous la pluie d'or qui danse dans une nuée, comme les moucherons étincellent dans un rayon de soleil, détournant la tête et ramenant son bras, que mord un serpent de pierreries, au-dessus de son front, sans doute pour ne pas être aveuglée, peut-être aussi par honte de se donner pour un monceau de métal déchiqueté en étoiles, Danaë se tord, néanmoins voluptueuse, une toison plus blanche que le duvet lilial du cygne l'enveloppant de sa caresse harmo-

nieuse en regard. A ne s'y point tromper, et avec l'enroulement de ses cheveux, elle nous représente la courtisane éternelle dont l'or, seul, ouvre le lit farouche aux amants pauvres et aux galants sans argent.

La fable en est éternelle et les Grecs, seuls, n'ont pas manqué de la poétiser, en cette merveilleuse aventure de Jupiter indiquant le chemin du cœur féminin à ceux qui l'ont vainement tenté par des chants, par des larmes et par des soupirs. Le bon Gœthe n'a peut-être revêtu de tant de charmes apparents le visage de Marguerite que pour arriver à la même leçon de philosophie. Ne voyons-nous pas, en effet, cette idéale jeune fille qui n'a eu que de bonnes paroles pour les bouquets du pauvre Siebel, céder à Faust quand celui-ci, sur le conseil de Méphistophélès, a mis un beau coffret de pierreries à la place des fleurs ? Il paraît que ce choix est un signe de vertu chez les vierges allemandes et leur donne une grâce naïve nouvelle. A tout prendre, c'est l'aventure commune de toutes celles qui aiment mieux se vendre que se donner.

A Danaë, d'ailleurs, à celle de la fable grecque, on ne tient pas assez compte de l'horreur du châtiment qui suivit sa faute et que Jupiter aurait bien pu lui épargner, puisqu'il était tout puissant. Très humain, au fond, ce

Jupiter, qui, une fois son caprice satisfait, ne s'occupa plus de la femme qu'il avait séduite, ni de l'enfant qu'il avait jeté sur la terre. Car je vous rappelle qu'Acrisius, roi d'Argos, et père de Danaë, prit fort mal la chose, et fit enfermer dans un coffre la mère et l'enfant que les courants emportèrent jusqu'à l'île de Sériphe. Simonide fit même un fort beau poème sur ce dénouement tragique d'une aventure d'amour.

Voici en quels termes éloquents se plaint la jeune mère abandonnée, prise de peur avec son enfant :

« Le souffle du vent frémissait dans la nacelle, ouvrage d'un artiste habile et que la mer menaçait d'engloutir. Danaë, les joues baignées de larmes, jette ses bras autour de Persée et s'écrie : O mon fils, que j'ai de peine ! Toi cependant tu dors, dans cette triste prison, défendu de la Mort par quelques clous d'airain. Cette nuit sans clarté, ces noires ténèbres ne troublent point ton jeune cœur. Etendu sur ton vêtement de pourpre, ô bel enfant, tu ne t'inquiètes ni de la voix du vent, ni de la vague qui passe, sans les mouiller, sur tes longs cheveux. Oh ! si tu comprenais quel est le péril où nous sommes, sans doute tu prêterais à ma plainte ta petite oreille. Mais, je le veux : dors mon enfant, et vous vagues, dormez, dormez !

Dormez aussi, douleurs sans bornes. Puisse la haine de nos ennemis être déjouée! Et toi, Jupiter, père souverain des hommes, accorde-moi, si ma prière ne te semble pas trop hardie, d'être vengée par la main de mon fils. »

Ces larmes amères ne sont pas moins éloquentes que celles de la Danaë germanique. J'ajouterai que Danaë, la grecque, se montre meilleure mère que l'autre, ce qui n'est pas pour lui rendre la comparaison moins avantageuse.

Ne te cache donc pas, ô Danaë, en ce mouvement révolté de ta belle tête où les cheveux s'embroussaillent, d'accepter l'or d'un Dieu qui veut être ton amant. Toutes les richesses appartiennent, par destination, à la Beauté, et l'homme ne les doit conquérir que pour elle. Jason est un fou d'avoir été à la recherche de la toison d'or, si ce n'était pour en faire un tapis aux pieds blancs de sa maîtresse! L'antiquité honorait sagement la courtisane que notre bégueulerie affecte de mépriser. Vénus *meritrix* n'en demeure pas moins Vénus et les baisers vendus sont toujours des baisers, c'est-à-dire quelque chose d'infiniment plus doux et digne de souhait que toutes les richesses.



DUPUIS (Pierre)

UNE ONDINE JOUANT DANS LES FLOTS

Sur le dos montueux de la vague emportée, plus blanche que les fleuves d'écume qui se brisent autour d'elle, mêlant sa belle chevelure dénouée à celle des algues aux reflets d'or, en ce roulis du flot qui vient s'écra-

ser sur le sable parmi les coquillages luisants, montrant, en son sourire, des dents pareilles à la nacre des coquillages, elle semble s'enivrer de ce mouvement et comme énamourée par cette caresse violente des eaux. Fille de la mer, elle se sent sur le sein maternel gonflé de colères pour tous, mais, pour elle, berçant comme une rythmique étreinte. Ce n'est pas la Sirène cruelle qui, de ses chants perfides, attire les matelots pour les entraîner en ses grottes mortelles, mais l'ondine simplement joueuse qui ne cherche pas de victimes, fleur innocente du jardin profond de la mer.

Sans cesse, la Fable a mêlé ces deux images, celle de la Femme et celle de la Mer, moins pour y chercher des métaphores peut-être que pour dénoncer le lien qui les attache, et l'attirance qu'elles ont l'une pour l'autre. Car

Depuis qu'Aphrodite la blonde
Jaillit des bras du flot amer,
Mieux qu'à nous, fidèles à l'onde,
Les Femmes ont aimé la Mer.

Et la mer a gardé pour elles,
Le tendre regard d'un amant :
Elle vient baiser leurs pieds frêles
Avec un doux gémissement.

L'écume de ses flots plus calmes,
Que l'orage ne gonfle pas,
Vient poser l'argent de ses palmes
Sur le doux chemin de leurs pas.

L'âme de la Mer est pareille
Aux lyres qu'effleure le vent
Elle murmure à leurs oreilles
Un chant douloureux et vivant.

Souvent j'ai voulu dans un rêve,
Assis au bord du flot moqueur,
Mêler aux chansons de la grève
La chanson triste de mon cœur,

Quand je voyais, énamourées
Par les âcres senteurs de l'air,
Passer sur les plages dorées
Les belles filles au teint clair.

Et, quand, en une promenade sur la rive, à l'heure des flux sonores qui laissent des chevelures de varechs à l'or du sable mouillé, quelque fantôme charmant s'enfuyait, à mon approche, de jeune femme nue surprise en son bain et regagnant l'eau plus profonde, pour s'en faire comme une robe d'émeraude et d'argent, bien souvent j'ai envié cette intimité de la vague, enfermant dans ses caresses l'image immortelle de la Beauté, cette étreinte profonde du flot autour des splendeurs vivantes de la chair, et je me suis mis à trembler à l'idée que la Mer put reprendre sa proie et emprisonner, à jamais, Vénus dans son berceau!









DIRANIAN

LE REPOS DANS UNE PISCINE ORIENTALE

Dans la vasque immense, l'eau frissonne à peine, l'eau tiède et parfumée où une des baigneuses laisse encore plonger sa jambe, cependant que l'autre pose sur un tapis de Smyrne, étendue et développant, en une pose alanguie, son torse lilial, une main ramenée sous sa chevelure sombre,

cependant que l'autre tient une cigarette allumée ; plus loin, une autre encore boit la lumière, accroupie sur les dalles de marbre, une nappe de soleil descendant du vitrail, lui raye le front d'une poussière d'or. La Fumée d'un brûle-parfum monte en spirales bleues le long d'un divan où une esclave est assise et un gardien en turban se profil dans l'ombre.

C'est la grande paresse orientale dans son charme voluptueux.

Et, malgré moi, je me complais à ce silence, à ce nonchaloir plein de bien-être, d'autant plus que les revendications féminines m'ont troublé davantage en leurs bruyantes manifestations.

En vérité les Femmes ont bien à souhaiter d'avoir des droits égaux aux nôtres !

Dans les pays où fleurit encore l'antique sagesse, fille des anciennes civilisations, elles se contentent des droits supérieurs que leur donne la Beauté et il leur suffit d'être parmi les hommes, de simples déesses. Elles nous laissent sans envie, les rudes travaux, les préoccupations sombres, les angoisses du combat pour la vie et les amusements ridicules de la politique. En ce majestueux palais, elles savourent la longueur du jour tiède et parfumé, en attendant la nuit pleine du chaud triomphe des baisers et des

caresses. En des eaux chantantes, elles délassent encore leurs corps à peine lassés par la douce fatigue de l'amour.

Il paraît que cela est de la pure barbarie.

Alors c'est qu'une âme de barbare est en moi, l'âme d'un de ces barbares Latins, qui retardèrent l'avènement de la belle civilisation des Huns, héritiers qu'ils étaient des rites grecs en tout conformes aux lois éternelles de l'harmonie. D'être sauvage de cette façon, il ne me déplaît pas. Je ne me reproche qu'à demi l'horreur que m'inspirent les travaux abjets auxquels la femme est condamnée dans notre civilisation moderne occidentale, ployée sur la terre dans les campagnes et vieillissant, toute jeune, dans des fatigues au-dessus de ses forces; mourant phtisique dans les villes, au sortir de ces prisons que sont les usines meurtrières, traînant des charrettes de chiffons sur les chemins de banlieue, égale de l'homme soit, mais misérablement égale et injustement; car l'homme est fait pour la servir et non pour en être servi.

Ah ! le progrès ne saurait être nié.

Nous sommes loin des temps ridiculement héroïques où les courtisanes elles-mêmes étaient traitées avec respect, parce qu'elles étaient des femmes et les prêtresses du culte le plus noble qui soit au monde, celui de l'Amour. Il est glorieux pour le moyen âge de leur avoir fait percer la

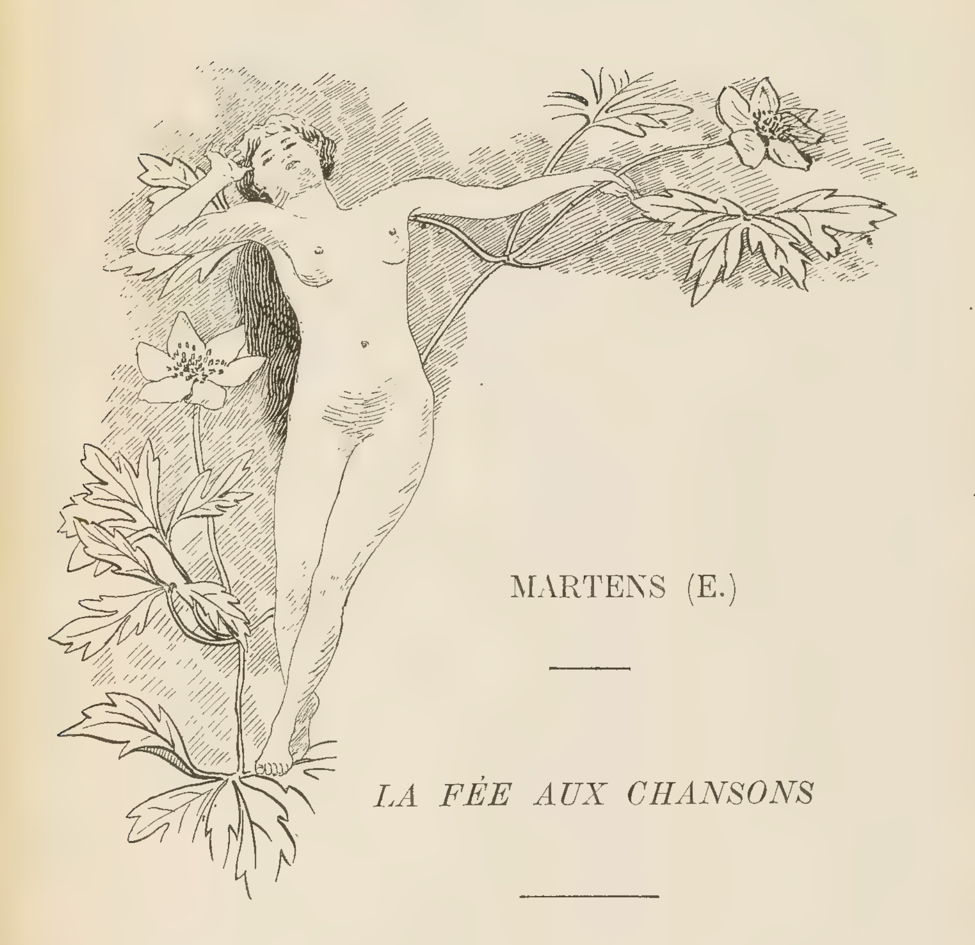
langue et de les avoir fait attacher à rebours au dos d'un âne. Il est également glorieux, pour le nôtre, de traiter la Femme en bête de somme, comme nos bons paysans n'y manquent pas, ou d'en faire, au fond des fabriques assassines, un instrument de richesse !

On est naturellement fier d'être le compatriote ou le contemporain de gens qui s'applaudissent de cet état de choses.

Eh bien, cet orgueil me touche peu.

Malgré moi je fuis ces spectacles révoltants et je me réfugie dans la contemplation d'images comme celle-ci, infiniment consolantes, où je vois tous les raffinements mis au service de la beauté de la Femme, où je la retrouve divinité même dans son faux esclavage, régnant par le pouvoir vainqueur de ses charmes, pouvant, d'un caprice faire tomber une tête, s'il lui convient.

O belles filles nues qui, dans la tiédeur embaumée de la piscine, goûtez un repos si bien fait pour conserver votre beauté, que ne suis-je le maître, en ce radieux pays d'Orient, non pour vous faire plus libres, au moins, mais pour faire votre fausse servitude plus triomphante encore et entourée de plus d'hommages !



MARTENS (E.)

LA FÉE AUX CHANSONS

Il était une fée
D'herbes folles coiffée,
Qui courait les buissons,
Sans s'y laisser surprendre,
En avril, pour apprendre
Aux oiseaux leurs chansons.

Lorsque geais et linottes
Faisaient de fausses notes
En récitant leurs chants,
La fée avec constance,
Gourmandait d'importance
Ces élèves méchants.

Sa petite main nue
D'un brin d'herbe menue
Cueilli dans les halliers,
Pour stimuler leurs zèles
Fouettait sur leurs ailes
Ces mauvais écoliers.

Par un matin d'automne,
Elle vient et s'étonne
De voir les bois déserts
Avec les hirondelles,
Ses amis infidèles
Avaient fui par les airs.

Et, tout l'hiver, la Fée,
D'herbe morte coiffée,
Et comptant les instants,
Sous les fôrets immenses
Compose des romances
Pour le prochain Printemps.

Ainsi contai-je autrefois, au hasard de ma fantaisie, ou plutôt pour fournir à mon ami l'excellent musicien Lacôme, un motif à quelque mélodie nouvelle. Et voici que

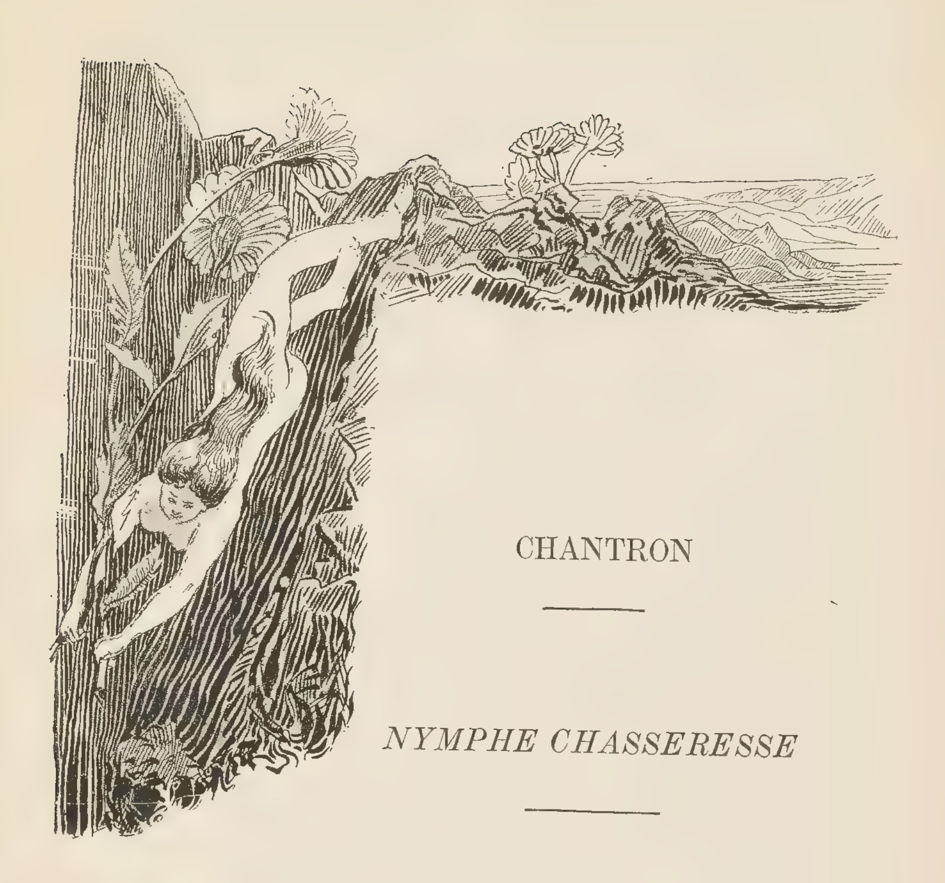
cette année, j'ai, sans le savoir, inspiré un peintre en même temps que le musicien. Certes, je la reconnais pour celle que j'ai rêvé, cette petite fée charmante et délicieusement nue — je me moque pas mal des Fées qui portent de longues robes chamarrées d'or ! — dont les lèvres s'entr'ouvent comme une fleur rouge, sur une chanson que je devine, dont les mains délicates battent la mesure gracieusement, et que les oiseaux suivent sur la route, mettant un frisson d'ailes autour des blancheurs de son épaule.

Le printemps nouveau est venu, ma chère petite Fée ! L'âpre hiver a fui devant votre sourire et les feuillages morts sont tombés de votre front où refleurissent les guis mystérieux, ô petite fille de Velléda, la druidesse ! Les verdures tendres courent le long des branches comme une poussière vivante d'émeraude. Tous les oiseaux de mon jardin vous appellent pour dire leurs gammes, et mes grands lis dressent, sur votre chemin, des encensoirs à pleine volée. Venez vite instruire mes fauvettes, mes linots et mes pinsons familiers. Et s'il vous reste une petite chanson d'amour nouvelle, gardez-la pour mon cœur qui, lui aussi, se sent battre d'invisibles ailes.









CHANTRON

NYMPHE CHASSERESSE

C'est à l'heure où, criblant de flèches d'or la nue,
Le soir monte, chasseur céleste, au firmament,
Nymphe, que je revois ton fantôme charmant
Promenant sous les cieux sa blancheur toute nue.

Quand tu courais les bois, chasseresse des cœurs,
Dans ta main l'arc cruel et la flèche farouche,
Les regards de tes yeux, les rires de ta bouche
Volaient, de tous côtés, comme des traits vainqueurs.

Malheur à qui tendait à leurs atteintes sûres
Un sein trop confiant pour l'amour désarmé !
En suivant le chemin par ta course charmé,
Nymphe, j'ai recueilli d'immortelles blessures !

Car je te reconnais, ô toi qui, des flèches d'or de ton carquois, fis jaillir de ma poitrine les premières gouttes du sang que je donnai depuis, tout entier et sans compter, à l'amour. C'est dans le grand parc familier où je passais mes vacances de collégien déjà grand, en ces méandres de verdure que Le Nôtre avait dessinés et qui merveilleusement enfermaient la solitude en d'aimables visions. Ça et là, une statue de déesse dont la mousse avait velouté les contours, mélancolique sur son socle aux angles amortis, aux cassures pareilles à de longs fils noirs, et, dans un endroit retiré, un petit temple s'élevant, merveilleusement rococo, comme dans les paysages où Fragonard et Vatteau ont promené leurs gracieuses fantaisies.

Mais les marquises aux jupes de soie cassantes comme des armures, les belles dames poudrées et dont une longue canne occupait la petite main gantée n'y promenaient plus. Et ce n'était pas d'ailleurs cette élégante vision que je suivais sous les ramées, plein de mes rêves d'adolescent. Tout aux classiques souvenirs qui font douce encore la vie des hommes de ma génération, et leur gardent au front la

fleur latine, j'évoquais plus loin, et dans la mythologie même, les figures dont s'enchantait ma rêverie. Des grandes dames ! Voilà-t-il pas de belles maîtresses pour un habitant des Olympes anciens ! Il me fallait des Déesses, les images vivantes de celles qu'adorait, avec une foi pleine de ferveur, mon culte païen pour la Beauté.

Ainsi ai-je connu, en ce temps lointain, des nymphes qui venaient me sourire au bord des fontaines, des dryades qui penchaient leurs belles chevelures aux eaux claires des bassins dans leur vasque rose, des ménades qui couraient au bruit des vendanges, des Daphnés qui me regardaient à travers l'écorce des lauriers se fendant sur leurs chairs blanches, et des Galatées qui fuyaient sous les saules, quand mes pas criaient trop fort sur le sable des allées.

Mais celle qui me hantait davantage, l'Eucharis du Télémaque sans Mentor que j'étais en ce temps-là, était une nymphe de Diane ayant un carquois sonore à l'épaule et des flèches ensanglantées dans la main, à la fois attirante et farouche, tentante et impitoyable, telle celle que l'artiste nous montre ici dans le pudique éclat de sa virginale nudité, se soutenant vaguement à une branche et cherchant des yeux dans la frondaison profonde, une proie.

Et ce m'était une douceur infinie, divinatoire et malsaine, en sa candeur, de penser, ou mieux de rêver que j'étais le gibier que tout à l'heure son trait allait atteindre, cygne aux ailes de lumière dont le vol s'empourprerait soudain, ou daim craintif prêt à tomber sous le coup, de cruelles larmes dans les yeux. Et depuis il m'a semblé que mon destin était bien celui qu'avait pressenti cette fantaisie amoureuse d'un écolier au cœur battant déjà et à peine ayant quitté ses livres, dont Horace et Virgile avaient façonné l'âme à l'amour éperdu de la Beauté. Depuis je n'ai pas compté mes blessures, mais jamais non plus je ne me suis plaint de mon sort.





TIXIER (Daniel)

COQUETTERIE

En son lit que le sable fin étoile d'or, comme l'œil mystérieux des grands fauves, la source regarde. Car vous savez comme moi, que les choses ne sont pas insensibles et que toutes vibrent sous le rayonnement dont la Beauté

de la Femme envahit la Nature : l'eau, les cimes, les verdures frémissantes, les grandes herbes qu'emplit, comme des sons d'une lyre obscure, le bruissement innombrable des insectes. Oui, avec des tendresses infinies, un murmure plus doux, en de plus claires et plus profondes transparences, la source se recueille, enfermant jalouse, dans son sein limpide, l'image qui vers elle se penche. Image délicieuse, en effet, en ce mouvement de coquetterie naïve qui suspend, à l'or vivant de sa chevelure, une fleur sauvage et en contemple l'effet dans ce miroir, nonchalante à ravir, assise qu'elle est sur un talon, cependant que l'autre main s'allonge parmi les plantes, à demi-aquatiques déjà, de la rive. Et, cependant que ses seins se tendent, en un raidissement qui, du ventre, monte jusqu'à eux, très noblement la croupe s'infléchit en un éblouissement de blancheurs nacrées.

Pas si innocente cependant que vous l'imaginez, l'occupation de cette belle jeune fille qui se complait aux grâces de son propre visage, sœur lointaine de Narcisse mourant dans l'épanouissement des grandes fleurs étoilées. La coquetterie de la Femme cache toujours quelque embûche pour notre repos. Car c'est une armure qu'elle revêt que toute parure, pour les combats où l'amour la fait victorieuse à jamais. Ecoutez plutôt la voix qui chante,

mêlée au concert des oiseaux et au murmure des feuilles, la voix de l'amant qui s'inquiète parce qu'il se souvient, et dont la printanière chanson, dans ce divin paysage, est comme mouillée de mélancolie :

Le pied blanc de l'aube a laissé
Des poussières d'argent sur l'herbe
Et mis un pleur vite effacé
Au cœur d'argent des lis superbes.
— O les beaux matins de printemps
Où le soleil dans les rosées,
Allume des fleurs irisées,
Des feux légers et palpitants !

Quand elle eut, sur mon cœur joyeux,
Mis son pied, vivante lumière,
Des larmes mouillèrent mes yeux
Et mon cœur s'en fut en poussière.
— O les beaux matins de printemps
Où l'âme, aux fleurs appareillées,
Des baisers de l'Aube mouillée,
S'emplit de rayons éclatants !

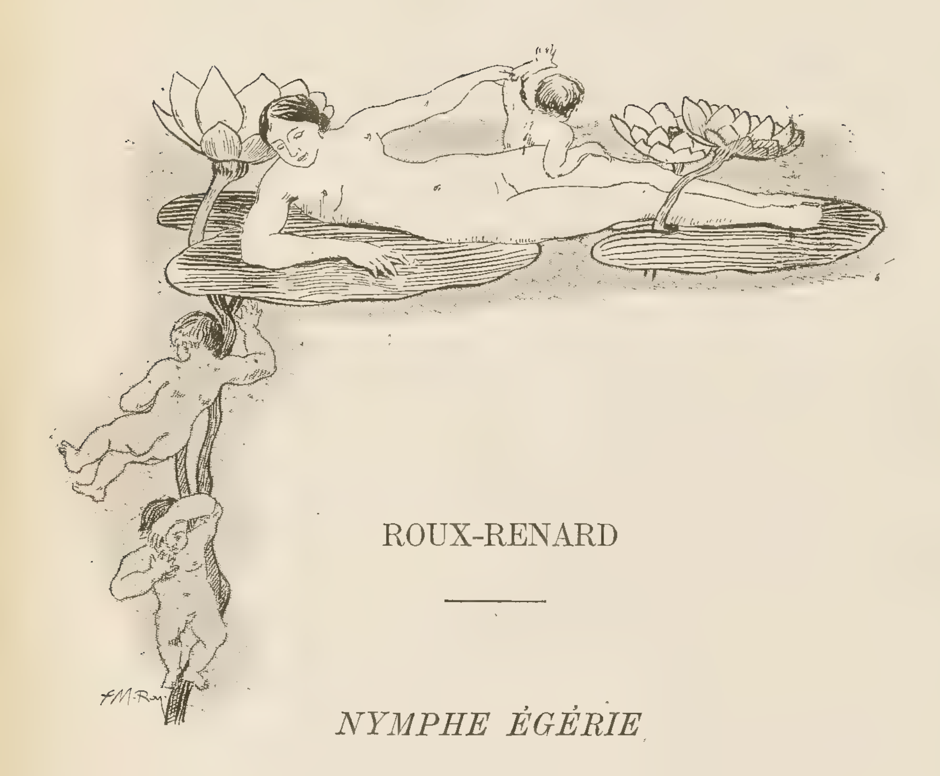
Le vent a séché sur les fleurs
Ce duvet brillant d'eau céleste.
De celle qui causa mes pleurs,
A peine un souvenir me reste !
— O les beaux matins de printemps !
Pour la Nature et pour la Vie,
Votre douceur trop tôt ravie,
Ne dure que bien peu d'instants !

Ainsi chante l'amoureux qui a souffert et peut-être a-t-il juré que sa peine serait éternelle. Mais qu'il vienne au bord de la source, dans ce renouveau des choses, et s'il y rencontre celle qui noue, en s'y regardant, une fleur dans ses cheveux, il sentira son cœur renaître pour une nouvelle tendresse, vaincu par cette rose et par ce sourire, victime dévolue au caprice d'un nouveau tyran.









ROUX-RENARD

NYMPHE ÉGÉRIE

C'est au temps de l'année, triomphalement renaissante dans les gloires du Printemps, où le poète, joyeux de la joie universelle, chante :

Dans la tiède haleine des fleurs
Le Printemps passe par bouffées,
Brodant l'air aux mille couleurs
Des libellules et des fées.

Son vol accroche, aux réseaux verts
Des broussailles ébouriffées,
Dépouille errante des hivers,
De longs fils de soie, en trophées.

Le matin sonne les abois
Des belles filles décoiffées :
— Dans nos cœurs, comme dans les bois,
Le Printemps passe par bouffées !

Mais cette chanson joyeuse, cet appel au plaisir, qui réveille les amoureux dans la plaine, ne parvient pas jusqu'à la retraite solitaire, ensevelie dans la profondeur des frondaisons, fermée aux regards des hommes, où la nymphe, mélancolique en la nudité radieuse pourtant de son corps, une main agrafée à l'écorce d'argent d'un bouleau, épanche, de l'autre, l'eau claire d'une urne sur la pierre que vient lécher la langue veloutée d'un iris, âme de cette nature recueillie dont le bruit rythmique d'une source annonce, seul, la présence.

Celle qu'un rêve obstiné tient ainsi debout, fidèle à sa tâche, est la conseillère des penseurs, amis comme elle de la solitude et du silence, après avoir été, d'après la légende, la conseillère du plus sage des rois. C'est en son souvenir que fut consacré aux Camènes, par la piété du peuple romain, ce joli coin de paysage dont les arbres

montent droit vers le ciel comme si quelque espérance d'infini était dans leur sève.

Combien est bizarre parfois la fantaisie des plus grands écrivains !

Saint Augustin, racontant cette fable, a imaginé qu'Égérie, représentée ainsi, une urne à la main, figurait l'hydromancie ou l'art de deviner l'avenir au moyen des mouvements de l'eau ! Ainsi attendrait-elle, dans le mystère de ce bois connu seulement des amoureux et des rêveurs, que les jeunes filles inquiètes la vinssent consulter sur la tendresse de leurs fiancés.

Combien cette symbolique et poétique figure peut s'expliquer plus simplement !

La plupart des commentateurs, en effet, sont d'accord sur ce point qu'Egérie était tout simplement la femme de Numa que celui-ci avait imaginé de diviniser pour donner, aux avis qu'il en recevait, plus de poids devant le peuple. Tout naturellement alors, et pareille en ceci à Artémise, Égérie aurait exprimé, à son époux disparu, sa reconnaissance d'un tel honneur en le pleurant éternellement, et ce qui coulerait de cette fontaine ce serait tout simplement ses larmes.

Nous n'avons pas à chercher si loin une légende à ce tableau.

Il nous convient davantage d'honorer, dans l'image qu'il nous offre, la beauté de la femme nue, laquelle est immuable, de quelque nom qu'il nous plaise de l'appeler.

Ce que chante l'eau qui lentement caresse le roc qu'elle revêt de nacre sous les mousses plus rares, ce que célèbre la solennité douce de cette forêt qu'emplissent cependant d'imperceptibles voix, ce que fête le printemps qui y met l'épanouissement de ses gloires, c'est la Beauté, également touchante dans le recueillement de ses charmes et dans la volupté de ses abandons !



GORGUET (F.)

PAPHOS

Ne dirait-on pas que le peintre avait entendu, dans l'écho, l'appel que je faisais jadis quand, las des affronts que subit la moderne beauté, en la vaine coquetterie des vêtements, j'évoquais les heures souriantes du passé, lorsque dans sa nudité sainte, la Femme apparaissait comme une déesse à qui, par avance, tous les cœurs étaient soumis ?

As-tu connu le temps où l'heure souriante,
Comme un fleuve d'azur s'écoulait en chantant,
Où tout était clarté sous l'azur éclatant,
Où l'Écho redisait le doux nom d'Euryante ?

Le soleil dans l'éther, la nymphe au fond des bois,
Des cœurs énamourés le tranquille délire,
Tout vivait sous les lois du thyrse et de la lyre,
Dans les siècles païens qu'évoque encor ma voix.

Temps d'amour et de fête où j'ai rêvé de vivre,
Sentant le vert laurier trembler dans mes cheveux :
Temps d'amour et d'orgueil que j'aime et dont je veux
Évoquer la douceur lointaine qui m'enivre.

Il me semble que, devant moi, mon rêve se dresse vivant, et cette image de Paphos où, dans un paysage animé par les caprices du génie, où les grands escaliers de marbre viennent mourir jusqu'aux bassins à l'eau frémissante où descend la vision du ciel, de belles femmes délicieusement nues laissent flotter au vent leur chevelure dénouée où courent encore des perles. Celles-ci, de l'eau jusqu'aux genoux, les mains enlacées, esquissent un pas que le flot répète en des frissons de neige vivante ; et, sur la rive, devant le rideau des verdures mouillées d'où descend la fraîcheur, d'autres laissent tomber leur dernier voile, avec une langueur divinement voluptueuse, pareilles à de grands lis. Et si je cherchais leurs noms, je les retrouverais dans

la mémoire immortelle de mon rêve. C'est Néère, c'est Nysa, c'est Lycoris, c'est Amaryllis, c'est Chloé, c'est Lyda, c'est Daphné, pour qui j'ai chanté jadis! Car

Te souviens-tu, Daphné, que tu m'aimais jadis
Derrière l'horizon de ces âges maudits?
Sous les arbres profonds et le ciel de la Grèce,
Te souvient-il, Daphné, que tu fus ma maîtresse?

Tes beaux pieds nus foulaient mon cœur et les raisins;
Mon rêve s'abritait à l'ombre de tes seins.
Et, sur mon flanc meurtri d'une ardente brûlure,
Tu laissais ruisseler ta rouge chevelure.

J'ai senti, dans tes bras, mon souffle se glacer.
Je suis mort de t'aimer et revis d'y penser,
Fille amère par qui mon âme, au Temps ravie,
A connu la douleur bien avant cette vie!

Car, pour les tant aimer, ces visions de femmes de leur seule beauté vêtues, promenant au bord des lacs où la lune mire son croissant d'or dans la solitude du bois sacré, voire comme celles-ci, en de beaux parcs où l'amour des hommes leur a dressé un temple, jouant sous la caresse des zéphyrs, l'œil velouté des iris et l'éblouissement des paons secouant des émeraudes à l'éventail vivant qu'ils ouvrent, assurément j'ai, dans d'antérieures existences, aimé déjà et déjà connu les détresses délicieuses de l'Amour!









BERTHAUD (Lucien)

DANS LES FOINS

Une senteur délicieuse monte de la plaine large où ne court plus le frisson argentin des hautes herbes au clair de la lune, de la plaine où, comme s'allongeant davantage dans le ciel, les peupliers se balancent au souffle

lointain des rives, de la plaine où de verdoyantes meules se dressent, par places, comme des tentes où le coquelicot et le bluet, presque flétris déjà et méchamment fauchés avec le reste, piquent des notes de carmin et d'azur sombre. Une main sacrilège a coupé la belle chevelure de Cybèle d'où s'élèvent les derniers parfums vivants et comme avivés. Et c'est une griserie pour qui demeure dans cette atmosphère enivrante.

Sans en redouter le poison, pour le mieux savourer peut-être, elle s'est étendue sur ce lit souple et vénéneux, nonchalante à ce point qu'elle en a glissé et que, plus bas que ses pieds, sa tête roule maintenant sur l'oreiller sombre de ses cheveux. Et si grand est l'alanguissement de tout son être que l'une de ses mains semble inerte comme un lis coupé, l'autre ramenée sous son menton en une pause délicieuse.

Et, pendant qu'elle dort, ainsi, un sommeil dont elle s'éveillera chancelante comme une bacchante, indifférente en ses pudeurs abolies, aux regards qui la pourraient surprendre dans cette exquise nudité, autour d'elle, l'hymne estival chante, triomphant, tout redit la gloire des beaux jours et les caresses divines du soleil. Ecoutez :

Voici que l'or vivant des blés
Sous les faucilles s'amoncelle,
Tandis que l'or des cieux ruisselle
Au front des chênes accablés.
Partout la lumière est en fête ;
Dans l'azur rayonnant et sur la moisson faite,
Partout, en flots divins, s'épanche la clarté,
Gloire à l'Eté !

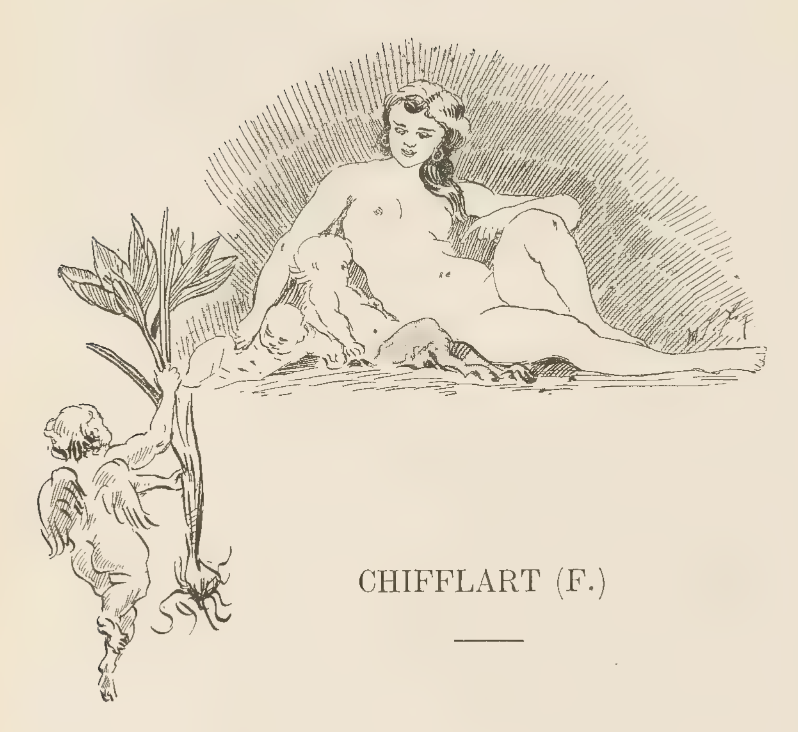
Sous la morsure des soleils,
Toute sève brise l'écorce
Et vient épanouir sa force
Dans la pourpre des fruits vermeils.
Partout, sur les bois, dans la plaine,
La vie a débordé comme une coupe pleine
Et le sang de la terre a, vers le ciel, monté,
Gloire à l'Eté !

Sous les midis silencieux
De la canicule qui passe,
On dit qu'un baiser dans l'espace
S'échange de la terre aux cieux.
De cette caresse féconde
Naissent les biens sacrés qui font vivre le monde.
En elle est la lumière et la fertilité !
Gloire à l'Eté !

Mais, insensible à cette fanfare glorieuse qui monte vers le ciel éclatant, des plaines dépouillées, des frondaisons où des frissons fauves commencent à courir, des eaux

courantes entre les rideaux frémissants des peupliers, elle repose en un rêve dont le mystère demeure impénétrable pour nous. Et peut-être, sous ses paupières closes, passe l'image du faucheur robuste qui, tout à l'heure, couchait, sur les guérets, son acier étincelant de soleil, une chanson, lui aussi, aux lèvres et, sans doute, une chanson d'amour.





CHIFFLART (F.)

LA VILLE DE PARIS ET SES ENFANTS

Sur un trône, la grande cité où revit la gloire artistique de Rome et d'Athènes, est assise, sur un trône de pierre, solide et que les siècles ne sauraient ébranler en leurs sacrilèges travaux. Couronnée de fleurs, elle tient sa noble tête posée sur sa main à demi-fermée; nue jusqu'au-dessous de la ceinture, les jambes enveloppées seulement

d'une draperie aux plis longs et harmonieux. Sur une façon de socle, ses pieds croisés sont posés, et les attributs du vaisseau insubmersible qui figure dans ses armoiries mettent une découpure ingénieuse dans le granit.

Autour d'elle c'est une théorie d'enfants robustes et sains qui s'égrène; à gauche, deux adolescents développent leurs belles formes déjà viriles, celui-ci appuyé sur un haut bâton, celui-là tenant une coupe rustique; un enfant, à la mamelle encore, dort sous la caresse de sa main, et, derrière, une silhouette d'homme pensive, recueillie, se dessine sur le ciel. De l'autre côté, c'est comme des jumeaux qui se pressent, l'un contre l'autre poussés par l'étreinte maternelle, et de beaux enfants qui se sourient. Ainsi Paris, dans ce noble rêve de l'artiste, apparaît comme une mère féconde qu'entoure sa postérité

Paris est bien, en effet, la ville mère, accueillante aux souffrants, justement fière de ses fils.

Paris fut, non seulement, le berceau des plus grandes renommées, mais aussi l'asile inviolable de tous les proscrits. Paris fut le berceau de la Liberté et de la Fraternité dont il répand le rayonnement sur tout le reste du monde.

Paris est la seconde Patrie de tous ceux qui n'y sont pas nés et qui y viennent chercher la gloire.

La Patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée,

dit un vers très touchant de Racine.

Mais la Patrie est aussi, et surtout, aux lieux où notre âme a trouvé son épanouissement viril, où notre esprit s'est façonné aux civilisations modernes, où nous avons lutté dans le terrible combat de la vie, où nous avons rêvé, où nous avons souffert. Et ceux qui l'aiment davantage, nés dans ses murs ou dans une lointaine province, sont ceux qui y ont trouvé le pain le plus amer avant le brin de laurier qui en console.

Paris n'est pas seulement la Patrie du génie, mais aussi de la Beauté.

Je me suis souvent demandé, par quelle parenté lointaine, nos belles filles de Paris étaient sœurs des filles de Rome et d'Athènes ; car, ne vous y trompez pas, ce faux mont Aventin qu'est Montmartre, est une colonie lointaine de la race d'où sont sorties Hélène et Aspasie. Nos peintres et nos sculpteurs ne s'y trompent pas. En elles ils retrouvent des modèles aussi beaux, d'une pureté de

race aussi grande, d'une harmonie de lignes aussi parfaite que les modèles qui ont inspiré autrefois les chefs-d'œuvres de Praxitèle et de Xeucis.

On montre, dans le midi Provençal, non loin de la Méditerranée, une petite ville nommée Agde où une famille grecque, d'une pureté absolument parfaite au point de vue plastique, s'est conservée orgueilleusement, dans l'orgueil d'un sang presque épuisé, hélas ! aujourd'hui et dont les derniers héritiers meurent, jeunes, après un véritable éblouissement de beaute.

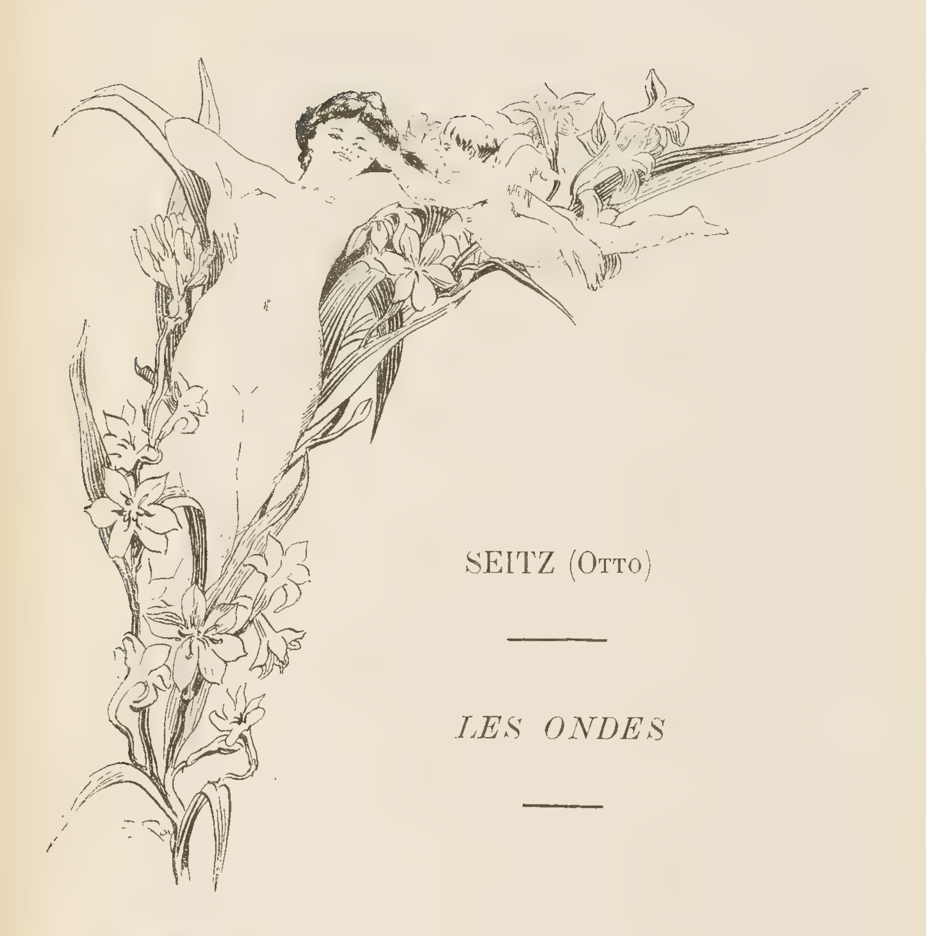
La colonie grecque de Paris n'a pas eu de ces bégueuleries respectables et de ces fiertés intolérantes d'origine. Il n'en est pas moins vrai, qu'à travers les mésalliances, une beauté très pure des femmes y a subsisté.

Et croyez bien que cela n'est pas indifférent, à Paris, au développement du génie chez les artistes.

C'est la Beauté des Femmes qui fait le courage et le génie des hommes, dans les races vraiment élues et qui doivent laisser une trace durable dans le souvenir des postérités !







SEITZ (Otto)

LES ONDES

Dans le mouvement furieux de la vague qui déferle avec un grand bruit, fendant l'écume d'argent qui les soulève et les enveloppe de sa caresse humide, dans l'immensité de la mer dont nul regard n'entrevoit le rivage, sous le ciel tumultueux dont les nuées courent aussi,

comme des vagues, la sirène et le triton sont emportés, celui-ci soufflant dans une conque massive et celle-là tenant à la main une coquille de nacre dont elle mêle les perles aux pleurs désespérés du flot. Sur l'échine du monstre dont la queue lourde et quameuse bat la mer, une main posée sur son épaule, elle étale ses belles chairs éblouissantes et son sourire clair défie toutes les fureurs de la tempête. Elle est dans l'élément natal, dans le berceau d'où la Beauté est un jour sortie, elle, la fille cruelle et Vénus Aphrodite.

Ainsi, dans les gouffres même, l'image de la Beauté nue promène ses triomphes.

O mer, sinistre mer que la bise d'Automne
Secoue et fait claquer, ainsi qu'un vain lambeau ;
O mer, joyeuse mer, magnifique manteau
Qu'agrafe le soleil aux flancs nus de Latone.

O mer, sinistre mer dont les gémissements
Troublent l'esprit nocturne attardé sur les grèves ;
O mer, joyeuse mer qui, pour bercer nos rêves,
As des bruits de baisers et de chuchottements.

Tu es, comme l'univers entier, le temple mystérieux où l'Amour règne en maître. Tes vagues sont les grandes palmes d'argent qui viennent faire un chemin aux pas du seul Dieu qui subsiste ; ta musique est le bruit nouveau des

hymnes que les gouffres eux-mêmes chantent à son pouvoir; ce sont des encens qui fument sur tes mouvants autels quand l'orage les enveloppe de vapeurs grises et violettes.

O mer, où tout se renouvelle,

Es-tu la coupe immense où le philtre sacré
Des résurrections opère son mystère,
Où viennent se tremper les forces de la terre.
Pour embrasser la forme en faisceaux plus serrés?

Es-tu le temple obscur de nos métamorphoses ?
Le trésor infini des mouvements divers
Dont s'animent les corps épars dans l'univers
Et des aspects sans fin que revêtent les choses ?

Tu es tout cela, et tu es plus encore, ô mystérieuse Mer.

Tu es soulevée, sans cesse, par l'âme même des tendresses infinies et l'océan des caresses sans fin habite entre tes rives. Tous ces enlacements du flot, en de monstrueux accouplements sont faits des tendresses éparses au fond des abîmes. C'est en toi qu'est le secret profond de la Vie, la force mystérieuse et éternelle qui joint les lèvres, enchaîne les corps, énivre les âmes, et continue, par le monde, le rôle créateur abandonné jadis par les Dieux. Certes le peintre a eu raison de nous montrer, l'Amour jaillissant de tes entrailles, en ces deux êtres que la fureur

du flot emporte vers des buts inconnus et qui ne lui demandent même pas leur chemin. Car ils vont vers les délices éternelles par la seule route que doivent suivre ceux qui rêvent un au-delà. La science des astronomes s'est épuisée au cours insensible des astres; les gouffres ont englouti les trésors qu'avait amassés la cupidité humaine; les honneurs ont eu leurs hymnes étouffées par la voix pénétrante de la mer et par le chant monotone des vents. L'Amour seul est demeuré, toujours maître du Destin et nous emportant, comme le Triton vers les abîmes, nous charmant comme la sirène qui fuit aux flancs du monstre, souriante et jouant avec un coquillage.





LAUTH

PERSÉE ET LES NYMPHES

Or donc, relisez dans la description du bouclier d'Héraclée par Hésiode, l'image que le poète grec nous a laissée de Persée : « Plus loin le fils de Danaë, à la belle chevelure, le dompteur de chevaux, ne touchait pas le bouclier de

ses pieds rapides, et n'en était pas très loin. Par un incroyable prodige il n'y tenait d'aucun côté. Ciselé en or, par les mains de l'illustre Vulcain, il portait des brodequins ailés, et le glaive d'airain à la noire poignée, suspendu au baudrier, battait sur ses épaules et volait comme sa pensée. Tout son dos était couvert par la tête de la louche Gorgone. Autour de cette tête voltigeait, ô merveille ! un sac d'argent d'où tombaient des franges d'or au loin étincelantes. Sur le front du héros s'agitait le formidable casque de Pluton enveloppé des épaisses ténèbres de la nuit. Le fils de Danaë, lui-même, s'allongeait, semblable à un homme qui se hâte de fuir en frissonnant de terreur... ».

Le Persée que nous montre ce noble et intéressant tableau ne porte pas ce farouche costume ; une longue draperie a précédé, sur ses épaules héroïques, la tête grimaçante du monstre. Il ne fuit pas sous le faix de quelque terreur mystérieuse, mais très calme, son carquois d'une main, de l'autre un rameau sacré doucement symbolique, en la sérénité d'une marche que l'émotion attarde peut-être, mais néanmoins sûre, il s'avance dans un paysage radieux, laissant voir seulement un coin de ciel que découpent des arbres majestueux, cependant que les nymphes lui tendent les pièces de l'armure divine qui le rendra victorieux.

Celle-ci, en un mouvement très juste et très harmonieux, lui offre, de ces deux mains en avant, le glaive dont tous les coups seront mortels; cette autre, assise sur un tertre fleuri, a le bras posé sur le bouclier auquel se briseront toutes les flèches ennemies, et la troisième, debout, est appuyée sur la lance qu'ensanglantera le sang du monstre. Une autre encore plus détachée du groupe principal, caresse, de la main, le molosse au flair subtil qui guide leurs chasses à travers la forêt.

Et devant cet harmonieux ensemble d'images, c'est une grande floraison d'iris aux calices veloutés, d'iris blancs et violets se dégageant des joncs qu'un souffle léger caresse, une eau très pure étant là, parmi les gazons qui, elle aussi, a des reflets de boucliers à la lumière.

Sous sa chevelure épaisse et retombante, le héros ne fait pas penser seulement à l'antique Persée, mais au moderne Parsifal. On ne saurait en effet aborder le monde des anciens mythes, pareils sur toute l'étendue du monde, sans y rencontrer le rêve obstiné de Wagner à leur résurrection.

J'admire toujours les commentateurs allemands qui cherchent, dans la fable antique, le symbole de vérités météréologiques où de réalités physiques tenant très étroitement au monde extérieur. Il me semble que c'est chercher

bien loin que d'imaginer dans Persée, « l'influence heureuse des vapeurs du matin » comme l'exprime l'un d'eux. Le symbole me semble là infiniment plus simple, dans la belle image que le peintre en a tirée. C'est la Beauté inspirant l'héroïsme, la splendeur de la Femme donnant aux hommes l'arme suprême du courage, c'est-à-dire ce qui a rendu le rôle de la Femme prépondérant dans toute l'histoire de l'humanité, très noble et très fatal tout ensemble.

Et puis ce que je veux admirer ici, sans réserves, et sans préoccupations des commentaires mythologiques, c'est la grâce vivante de ces quatre femmes si différentes en une même impression de beauté souveraine, c'est la fierté du fils de Danaë recevant, de leurs belles mains, les armes, et voyant briller, déjà, dans leurs doigts d'ivoire, l'or du laurier qui paye les belles actions.

M. Lauth avait déjà un tableau fort intéressant l'an dernier. Il semble que celui-ci aille au-delà, par la noblesse du dessin, et le beau sentiment calme de la couleur qui convient à ces scènes de la vie antique, si simple et si solennelle à la fois.







PONCET (J.-B.)

VENUS A LA COLOMBE

DANS un paysage de charme antique, découpé à l'horizon par des silhouettes de Temple dont l'encens fume tranquille dans le ciel très pur et sans buées, au pied d'un autel que surmonte la divine image de l'Amour

tenant en main le carquois symbolique, une main promenant sa blancheur sur l'eau lustrale courant dans les vagues de marbre, de l'autre elle ramène une inutile draperie au-dessus de sa mamelle puissante et, la tête légèrement infléchie, sa belle tête que surmonte une chevelure savamment pressée sous un bandeau à la mode grecque, elle boit, de ses lèvres roses, le baiser d'une Colombe dont le bec voluptueux écarte ses lèvres, et dont les petites pattes glissent sur l'ivoire luisant de son épaule rebondie. Le myrthe et le laurier, les deux arbustes préférés des nymphes qui la servent et des poètes qui la chantent, dessinent leur feuillage sombre sur le fond clair du tableau, et, bien loin, plus loin que le vide où les sacrifices finissent en son honneur, s'étend la mer, la mer immense, la mer qui jadis berça son enfance mystérieuse, d'où elle jaillit, un jour, dans un ruissellement de pierreries pour l'adoration tremblante des hommes.

O Vénus, en la maturité triomphante de ta beauté ! c'est la pitié des Dieux, las eux-mêmes de leur immortalité sans toi, qui dressa, devant nos deuils et nos ennuis, ta magnifique image ! C'est l'Amour du ciel qui te fit telle que nous te voyons, nous les amants prosternés devant ta beauté.

Il te fit cette image immortelle et profonde,
Où nos regards en feu retrouvent éperdus
L'amante impitoyable et la mère féconde,
A qui tous nos bonheurs et tous nos maux sont dus.

Pour leur double travail il arrondit tes hanches,
Où meurent les désirs , ou les races naîtront ;
Et pencha le sillon de tes épaules blanches
Vers le joug que lui fait la caresse ou l'affront.

Sous ton col généreux il gonfla tes mamelles,
Robustes à la soif comme aux enlacements,
Où viennent boire ainsi qu'à deux coupes jumelles
La bouche des petits et celle des amants.

De plis lourds et profonds il sillonna ton ventre,
Lac vivant qu'ont creusé les âges révolus,
D'où l'Humanité sort, ou l'Humanité rentre,
Comme font de la mer le flux et le reflux.

Car c'est quand l'homme ploie à l'angoisse de vivre
Que l'Amour le saisit, et, de son bras géant,
Le porte pantelant et comme une bête ivre
Vers le gouffre natal où dormait son néant.

En attendant le cours mystérieux et sombre pour nous encore des destinées, ô Vénus, presque adolescente puisque tu vis revêtue d'une immortelle jeunesse, caresse l'oiseau charmant qui semble offrir une perle de plus à ton divin

sourire, et respire l'encens qui monte de nos cœurs vers ton image sacrée, o toi qui n'as pas encore laissé tomber, de ton flanc, l'inutile draperie qui nous cache le plus précieux de ton être.





BOURGEOIS

LE PRÉLUDE

Les temples se sont écroulés sous les pas rudes du Temps ; les colonnes augustes jonchent le sol, les pierres tombales se sont soulevées sur le vide, les frontons n'ont

plus que des inscriptions mutilées. Mais l'âme de tout cela n'est pas morte. Debout sur ces ruines, elle chante encore, les ailes éployées, et l'archet pleure et chante, tout ensemble, sous ses doigts. Il pleure les gloires déchues et chante l'immortel Amour en qui est le secret de tous ces renouveaux. Car, c'est lui, l'Amour, qui relèvera ces restes augustes et enfermera, dans la splendeur harmonieuse des lignes rajeunies, ce granit insensible dont Orphée, jadis, lui aussi, avait ému l'âme obscure.

Donc les temples ruinés gémissaient ainsi :

L'âme d'un monde mort habite nos enceintes ;
Le feu d'un astre éteint brûle dans notre encens.
Le tabernacle d'or dont les Dieux sont absents
Reste ouvert, comme un gouffre, au vent des hymnes saintes.

La paix qui nous entoure est celle des tombeaux ;
D'un reste de ferveur la pitié nous décore.
Mais, comme dans le jour incertain d'une aurore,
Sous nos arceaux profonds pâlissent les flambeaux.

Le siècle a bu le sang de victimes sans nombre ;
Mais rien n'y germe plus que la haine et l'affront.
Les temps agenouillés ont relevé le front
Et l'éternel oubli nous étreint de son ombre.

La mousse croît aux pieds mornes de nos autels
Dans le désert la voix des prêtres se lamente ;
Au loin, l'Humanité, que l'infini tourmente,
Cherche ailleurs le sentier des destins immortels.

Car, sans l'éteindre un jour, nous l'avons étanchée,
L'inextinguible soif des rêves surhumains ;
Mais la source est tarie où, sur nos verts chemins,
Longtemps la lèvre en feu des races s'est penchée.

La splendeur de la rose et la blancheur des lis
Ne vont plus s'effeuillant sous les pas du lévite.
La Nature affranchie, à ses fêtes invite
Les fidèles repus des cultes abolis.

Sentant que notre poids devient lourd à la terre,
Que l'homme ne croit plus aux lointains paradis,
Songeant que l'Idéal fût notre hôte jadis,
Nous pleurons les Dieux morts dans la nuit solitaire.

Voilà, sans doute, ce que chantaient, dans l'obscur bruissement des mousses sacrilèges et des lichens impies, ces pierres insensibles, mais qu'avaient habitées, autrefois, l'amour même des Dieux et l'espérance de l'Humanité. Le Génie harmonieux qui passait ayant abattu son vol sous l'azur dans ce site autrefois sacré, a entendu leur plainte, et voici que, des sons divins de sa viole, il les console et leur montre l'Amour toujours triomphant sur les débris de tout ce qui passe, l'Amour dont le temple ne sera brisé ou désert que quand le cœur de l'homme aura cessé de battre sous l'immense caresse des cieux !


F.M. Roy


RBAIN BOURGEOIS





BOUGUEREAU

LA VAGUE

L'ÉCHINE montueuse de la mer se tord dans un grand foisonnement d'écume. On dirait que le monstre s'efforce encore comme pour un enfantement et, qu'une fois encore, Vénus va jaillir de ce berceau de nacre sans

cesse secoué par le vent. Mais Vénus n'est pas retournée dans le gouffre, et même se complaît sur terre à meurtrir le cœur des amants et à charmer le rêve des poètes. Une image de Femme est là pourtant que le flux a poussée jusqu'au rivage, tranquille et souriante dans ce brouhaha retentissant du flot, les cheveux emmêlés de varechs et d'algues, les mains posées sur le sable luisant, très glorieuse de sa beauté nue, de ses seins fermes, de son ventre au noble dessin, de ses pieds qui semblent faits pour les baisers.

C'est la Vague, fille aussi de la Mer, comme Vénus, mais que la mer a su garder et que le reflux emportera tout à l'heure, dans un éblouissement de chair blanche mêlée à l'azur. La Vague au caprice éternel qui refait toujours la même route, dans une fantaisie nouvelle de forme, mais toujours enlaçante, pleine de caresses, périlleuse et tentante à la fois, parente des Sirènes qui, immobiles au fond des gouffres, attendent ceux que leurs chants ont charmés.

Telle elle apparaît parfois en une gaîté souriante et toute ensoleillée. Mais aussi la voyant parfois, tragique et comme tourmentée d'un invisible supplice. Ecoutez alors les chansons sinistres de la Mer.

Par l'invisible fouet des antans flagellés,
Et pleine des sanglots dans l'air silencieux,
Sous l'immobilité magnifique des cieux
Je traîne une douleur toujours renouvelée.

Des constellations le regard fraternel
Dans le miroir tremblant de mon onde s'effare,
Et le tranquille feu qui rayonne du phare
Se rompt, en faisceaux d'or, sur mon flanc éternel.

D'un bras lassé je bats, sans relâche, la grève
Et, des rideaux pourprés qui ferme l'horizon,
A mon sommeil, en vain, je fais une prison
Sans m'endormir jamais au repos de mon rêve.

L'écume, en lis d'argent, s'effeuille sous ma main,
Sans fleurir d'autres bords que la rive connue !
Et, sans changer un jour de place, sous la nue,
D'un innombrable choc je heurte mon chemin.

Je sens mon cœur gonflé de floraisons superbes,
Mais dont l'essor s'arrête à mon sol tourmenté
Que ne rafraîchit pas, sous les soleils d'été,
Le souffle des parfums ou la fraîcheur des herbes !

Ainsi chante la mer douloureuse, la mer hivernale que le fouet des antans secoue quand la Vague se meurtrit aux roches de la côte, quand les navires passent, au vent qui gonfle leurs voiles, comme les ailes blanches de grands oiseaux effarés. Mais la Vague qui nous est montrée ici,

par le caprice de l'artiste, est celle qui vient murmurer doucement sur le sable et y coucher son beau corps, en attendant le courant qui l'emporte et berce son rêve éternel sous le regard ami des étoiles.





LE CHEVALLIER-CHEVIGNARD

LA FORTUNE ET L'ENFANT

Nous sommes en plein pays de la Fable, en un paysage d'un charme tout ancien, un coin de nature comme l'habitaient les dieux quand ils daignaient descendre sur la terre. Le ciel très calme descend vers l'horizon en une nappe qu'aucune vapeur n'agite, une nappe

de lumière, découpée par des silhouettes recueillies : de rares arbres, un coin de rocher et, plus près, des plantes groupantes, vignes et volubilis, encadrant la solennité d'un portique ; et, dans ce décor fait pour des idylles lointaines, la Fortune recueille, au bord d'un puits à la margelle fleurie, l'enfant aux paupières closes qui tend, vers elle, ses inconscientes petites mains.

Vous connaissez comme nous la Fable exquise, et vous vous rappelez le tableau de Paul Baudry qui a fait honneur au Luxembourg. Point donc n'est besoin que je je vous la raconte. Mieux vaut contempler ces deux images charmantes pour se demander quelle fantaisie du mythe immortel les a rapprochées en ce paysage charmant.

La Fortune, pour nous, c'est la Femme, la Femme, capricieuse comme elle, comme elle volontiers trompeuse, comme elle unique et mystérieux arbitre de nos destinées. Ce n'est pas aux trésors dont elle dispose que s'attaquent nos souhaits, mais à sa seule beauté qui les dépasse tous en prix. Car croyez bien qu'il n'est pas de femme ayant le clair et transparent rayonnement de ses yeux, de perles comparables à celles que découvre son sourire, d'or ayant le ton admirable de sa chevelure, d'argent pareil, en éclat, aux nacres vivantes dont ses pieds et ses mains sont comme ourlés. Et nous, d'ailleurs, nous ne souhaitons toutes

ces somptuosités que pour les jeter, devant elle, sur le tapis plus somptueux encore dont la pourpre est faite du sang de nos cœurs.

Comme l'enfant est figuré, nous allons vers elle, les mains tendues et les yeux fermés, fermés par un émoi mystérieux des merveilles qu'ils découvraient tout à l'heure, et nous buvons le poison mortel de son souffle où tant de fleurs se mêlent, tant de fleurs dont elle a bu l'âme, et dont l'éclat est demeuré à sa bouche et sur ses joues.

Tel est le mythe éternel, la fable toujours renouvelée, non pas inventée par les poètes, mais apprise par la vie à l'humanité éternellement enfant devant le pouvoir divin de la Femme,

Aujourd'hui encore, ô Femme, après l'effondrement des siècles sur les mondes lassés,

Du grand rêve païen par les âges déchue,
Femme, cette douceur amère t'est échue
De garder, sur ton front cher et découronné,
Rameau toujours vivant le laurier de Daphné.

Si tu n'es plus debout, aux temps durs où nous sommes,
Entre l'amour des Dieux et le culte des hommes,
Les poètes du moins te gardant de l'affront,
Devant tes pieds sacrés courbent encor le front.

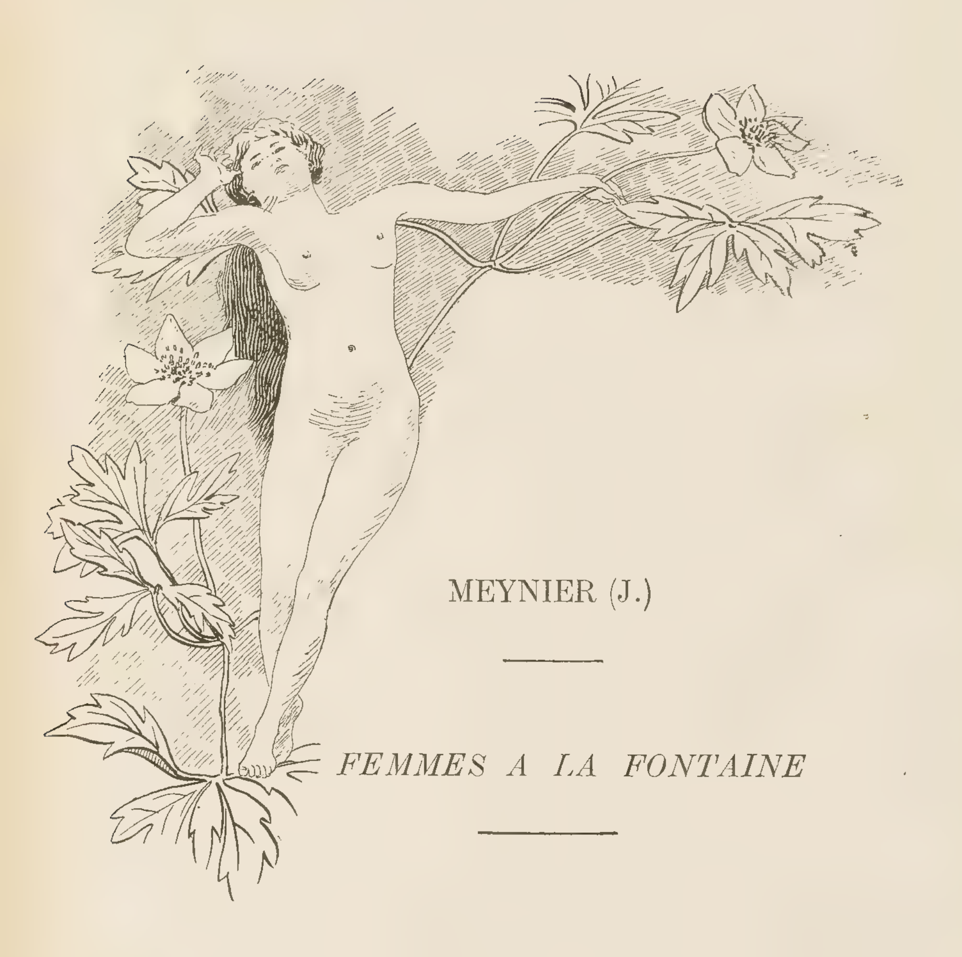
Sous le désir troublé dont l'effroi les tourmente,
Ils ne t'appellent plus leurs sœurs et leur amante,
Mais regardent, pensifs, luire dans ta beauté,
Le dernier rayon d'or de l'Immortalité !

O dernière Fortune, promise à nos vœux inquiets, toi qui nous consoles, seule, de tous les autres vœux perdus, image de la Femme nue où se complaît l'adoration de nos regards fidèles, divinité vivante sous le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur, qui, de ton rayonnement lointain, réchauffes encore l'âme du vieux monde !









MEYNIER (J.)

FEMMES A LA FONTAINE

TOUT autour c'est le grand bois où les nymphes aiment à s'ébattre, nymphes de Diane sonnant la mort au carquois qui flotte sur leurs épaules, nymphes de Vénus élevant de blanches colombes aux ailes de neige vivante. Le long d'un

tertre au gazon fleuri de mille fleurs sauvages, des arbres au feuillage tendre encore s'élèvent par bouquets inégaux, chênes au tronc rugueux, bouleaux qui semblent de longs fuseaux d'argent, platanes à l'écorce toujours ouverte comme un cœur sous les blessures divines de l'amour. Dans la sérénité très douce de cet asile où l'air tiède permet ces nudités triomphantes, au bord de la fontaine dont un sculpteur a orné la margelle de fleurs de pierre, deux nymphes sont venues qu'un bel enfant accompagne, et, pendant qu'une d'elles, restée debout, tord sa chevelure au-dessus de sa nuque aux tons d'ambre très fin, et l'autre, allongée sur le granit, en une pose délicieusement voluptueuse, l'enfant tend une coupe qu'il vient de remplir sans doute à l'eau claire qui nous est cachée, une coupe où les rayons du soleil épars sous les frondaisons, comme les dernières flèches d'un combat, piquent des étincelles d'or.

O Femme qui, cependant que ce jeune échanson tient sa main tendue, continue à te contempler dans le miroir, invisible pour nous, qui reflète les grâces de ton visage et de ta gorge adolescente, tu as raison de ne te pas détourner trop vite de cette occupation charmante qui te fait consciente de ta beauté. Redoute, en effet, le breuvage que te vient offrir ce faux innocent. Car, si je ne me

trompe, cet enfant est l'Amour et ce qu'il te veut t'offrir ce n'est pas l'onde rafraîchissante de la fontaine, mais quelque philtre qui te soumettra à son cruel empire. N'accepte pas encore, ô Vierge, la coupe que te tend la douleur immortelle et immortellement douce d'aimer.

En te regardant, dans la grâce immaculée qui te revêt encore, écoute la chanson que le Printemps dit autour de toi :

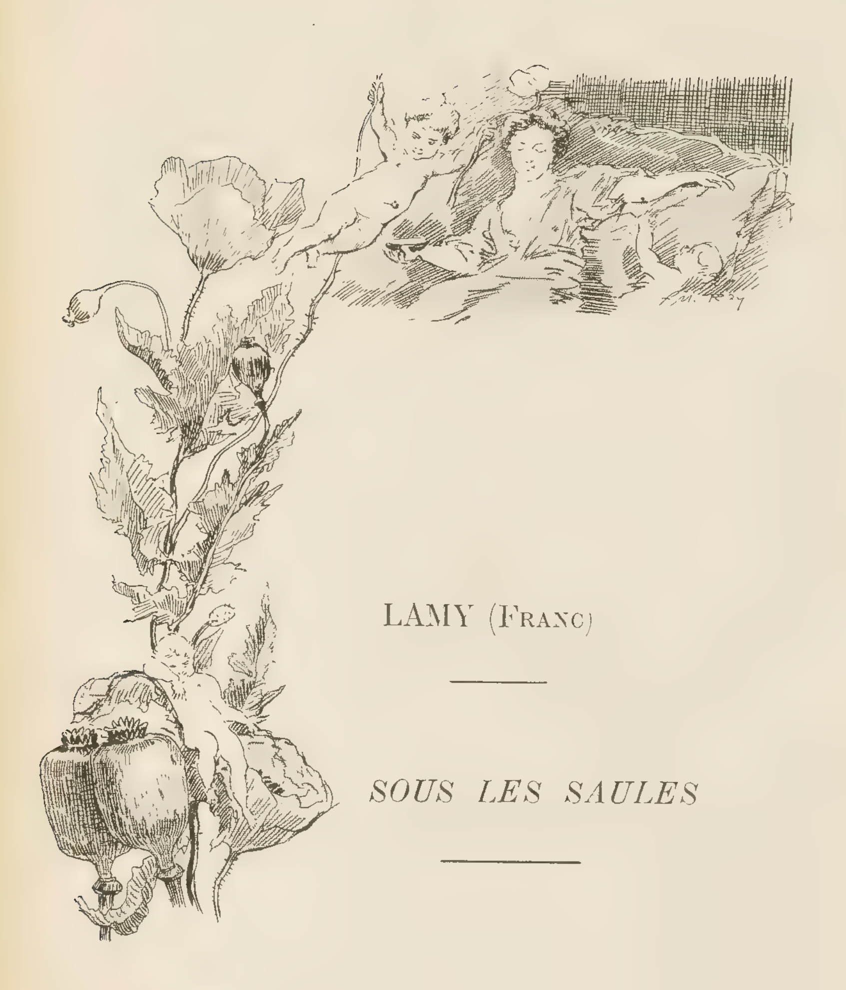
Pieds frileux et cheveux dorés
Le beau Printemps court par les prés,
Sous l'azur tiède de la nue.
Il fait, sur les pommiers en fleurs,
Neiger les dernières pâleurs
De l'aube nue.

Puis, de l'Orient plus vermeil,
Comme après un divin sommeil
Il fait jaillir à flots les roses,
Et, dans l'air rempli de parfums,
Chasse les souvenirs défunts
Des jours moroses.

Il met, parmi les blés nouveaux
Les gouttes de sang des pavots
Comme des blessures légères,
Déchaîne les zéphyrs méchants
Qui font pleurer les lis penchants
Sur les fougères.

Il ouvre les lis et les cœurs,
Et, sous ses petits doigts vainqueurs,
Aime à briser les fleurs de neige.
— Nymphes aux beaux cheveux dorés,
Le doux printemps court par les prés.
Dieu vous protège !





LAMY (Franc)

SOUS LES SAULES

Qui ne saurait gré à l'artiste, toujours fidèle à son rêve païen, toujours énamouré de la nudité triomphante de la Femme, constant dans son rêve harmonieux de formes sans voiles, qui, cette année encore, nous envoie

une sœur lointaine de ses belles nymphes d'autrefois si délicieusement couchées dans la fraîcheur du gazon, parmi les fleurs sauvages. Celle-ci est peut-être cette charmante Galatée dont Virgile a dit :

Malo me Galatea petit lasciva pucella,
Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

Celle qui fuyait le berger vers l'ombrage éploré des grands saules, en prenant auparavant grand soin qu'un dernier regard eut encore avivé sa blessure d'amour. Mais le pasteur, blessé de ce dernier trait, a sans doute renoncé à la poursuivre plus loin. Car la voilà maintenant seule, riant encore à belles dents blanches, de sa ruse ; et, de ses belles mains allongées, caressant l'écorce aux reflets d'argent. Autour d'elle, c'est comme un bain de lumière, une large éclaircie, ouverte dans la verdure tendre, laissant le soleil inonder, de sa chaude caresse, la blancheur potelée de ses épaules, la courbe harmonieuse de ses reins, la nacre vivante de ses hanches, ses belles jambes de Diane au pur dessin, et *quod intrinsecùs latet*, pour parler comme le Cantique des Cantiques. Car c'est inouï le plaisir que j'ai à citer du latin depuis qu'il est avéré que personne n'en saura plus un mot dans cinquante ans. Ah ! pauvres humanitaires d'autrefois qui aviez meublé votre mémoire

des beaux vers Virgiliens et avez laissé votre âme se pétrir aux beautés des langues antiques, épuisez bien vite votre provision d'érudition ! Les murs seuls auront quelquefois encore des oreilles pour vous écouter.

Certes, la beauté de la Femme nue charmera, je l'espère, encore leurs yeux, à moins que les stupidités de la mode aient à jamais gâté leur goût. Je leur fais l'honneur de croire qu'ils demeureront sensibles, après le mensonge coûteux des vêtements, aux grâces naturelles qui sont la seule parure d'une femme vraiment belle ; qu'ils s'extasieront encore, comme Franc Lamy et moi, devant la grâce des seins apparaissant ici à peine, le long des bras, devant l'orgueil des croupes bien remplies et sans cesse remuées d'un obscur frémissement de chair, devant la nuit vivante des belles chevelures brunes, ou l'or fluide des chevelures blondes, devant la grâce des chevilles, qui donnent aux pieds de la Femme l'inflexion de lis s'écrasant sur le sol, devant l'amphore divine des bras qui nous versent la coupe brûlante et divine des caresses. Mais il leur manquera d'avoir, dans celle qui leur révèlera tous ces trésors, toutes les amoureuses d'autrefois qui, comme elle, ont porté, devant l'adoration des poètes, le fardeau glorieux de l'immortelle beauté. Sur leurs lèvres ne viendront pas ces mots exquis, ces noms divins qui ont nommé les

maîtresses d'antan, celles que nous revoyons dans une vision attendrie, si bien qu'à celle-ci je chante :

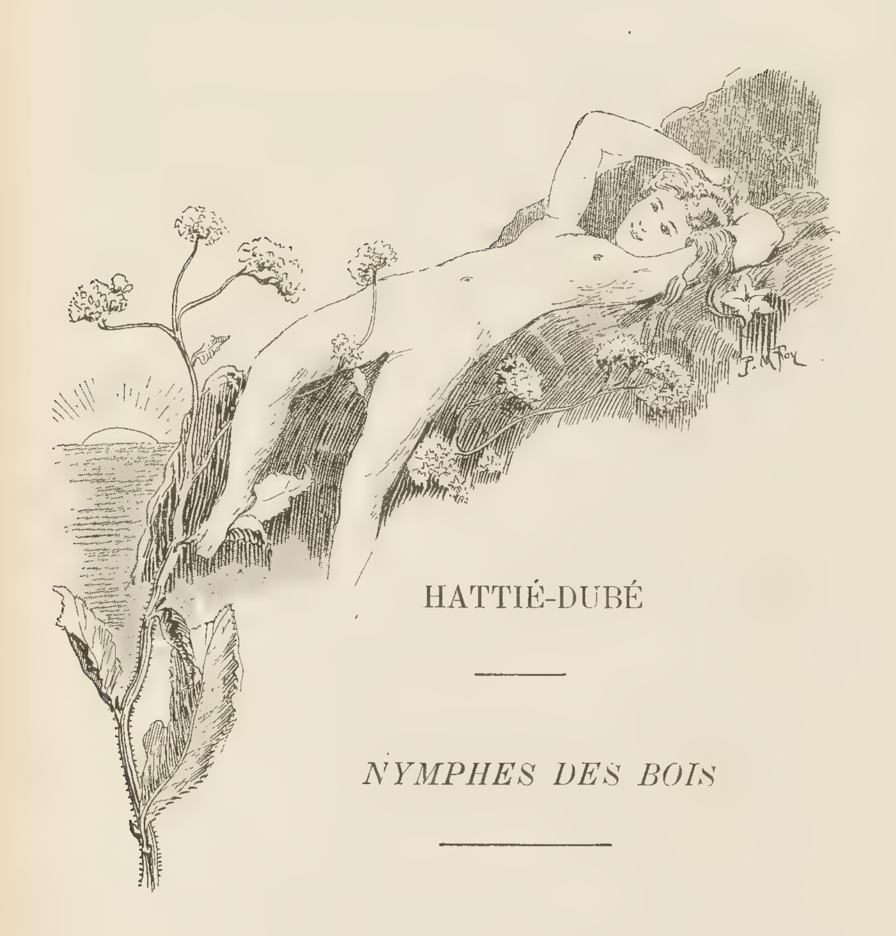
Sous les saules d'argent pourquoi fuir mon approche,
Galatea farouche aux amoureux larcins ?
A quoi bon ! car j'ai vu dans ta course, tes seins,
Haleter sur ton cœur comme un flot sur la roche.

J'ai vu ta jambe nue et ta robe, en flottant,
S'ouvrir, comme une fleur, aux rondeurs de tes hanches,
Et, du sommet neigeux que font tes cuisses blanches,
Poindre la toison d'or de ton ventre éclatant.

J'ai vu, dans un frisson, resplendir tes épaules,
Et palpiter ta gorge au vent de la forêt.
Donc, puisqu'il n'est, en toi, rien qui me soit secret,
Pourquoi, Galatea, me fuis-tu sous les saules.







HATTIÉ-DUBÉ

NYMPHES DES BOIS

CELLE-CI n'est pas la cruelle nymphe de Diane, poursuivant, sous l'épaisseur ombreuse des frondaisons. les cerfs que ses flèches déchirent, mais la nymphe que Vénus a enseigné à aimer les colombes dont souvent elle attelle son char doucement radieux. Aussi, dans ce coin de paysage

solitaire où le soleil pénètre à peine sous les feuillées profondes, où, presque à ses pieds, une source ouvre son œil inquiet, sûre de n'être pas vue des faunes indiscrets, se plaît-elle à faire voleter autour d'elle, les doux oiseaux blancs qui la frôlent de leurs ailes caressantes, et tient-elle, pour servir de perchoir aux plus familiers, son joli doigt d'ivoire fuselé qu'orne un ongle de nacre rose.

Et le mouvement est charmant qui nous la montre en cette occupation aimable, à demi tournée de façon que son jeune visage n'apparaisse qu'à profil perdu, encadré de sa belle chevelure aux ondes lourdes et qu'une de ses mains soutient au-dessus des blancheurs vivantes de son épaule. Que nous faut-il admirer davantage, dans ce corps souple et fait pour les adorations ? Le beau dessin des hanches légèrement infléchies, la courbe harmonieuse des reins un peu tendus en arrière, le modelé exquis des jambes rapprochées aux genoux ? Tout autour c'est le mystère printanier avec ses voix innombrables et murmurantes, avec ses parfums qui montent du calice des fleurs sauvages, avec ses eaux qui semblent attendre la caresse des narcisses étoilés et des iris aux manteaux de velours. De son aile de vitre transparente et sonore, la libellule effleure les joncs, et les colombes s'abattent, dans

ce décor délicieux, avec je ne sais quelle coquetterie de blancheur qui les fait pareilles à des oiseaux de neige.

Quand rien n'est insensible à cette image charmante, comment le poète ne dirait-il pas à celle qui, quelque jour, doit être aimée :

Nous nous aimerons si tu veux
Tout un printemps : la douce chose !
Je mettrai dans tes noirs cheveux,
La dernière violette et la première rose.

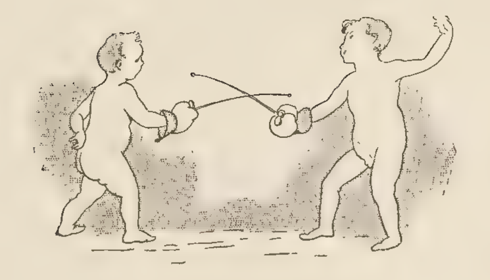
Tant que les lis revêteront
Leur manteau de neige et de soie,
Tant que les oiseaux chanteront,
Nous mêlerons, si tu veux, en commun notre joie.

Et seulement quand jaunira
La verte toison des prairies,
Le même souffle effeuillera
Nos définitives amours et les roses flétries.

Toi, mignonne, toi que les colombes énamourées enveloppent de leur vol voluptueux, tout près de toi, invisible dans ce grand effarement d'ailes,

Tout près de toi, là, dans mon sein,
Comme ces ramiers mon cœur chante,
S'il t'en plaît faire le larcin,
Il sera mieux à toi méchante !

Pour qu'il soit comme un ramier blanc
Le prisonnier que tu recèles,
Sur mon cœur, oiselet tremblant,
Mets tes deux mains comme des ailes.





PIOT (A.)

SOMMEIL

Le rithme lent de sa poitrine fait comme un bruit très lointain de rames, le vaisseau qui emporte sans doute son rêve vers les Infinis mystérieux. Et, cependant que sa pensée est loin de nous, infidèle peut-être, nous demeu-

rons sous le charme de son immobile beauté que nous laisse la pitié des Dieux.

Et vraiment, c'est un enchantement, pour les yeux en même temps qu'une inquiétude pour l'amour, que ce beau corps aux contours chastes et voluptueux tout ensemble, fait pour les adorations à la fois et pour les caresses. En un beau rebondissement de chairs jeunes et éclatantes, sa hanche est comme un colline de neige vivante ; ses bras sont comme ceux dont Beaudelaire a dit qu'ils étaient jetés « comme de vaines armes » ses bras où la lassitude des étreintes a mis, peut-être, sa douce langueur, celui-ci pendant le long de sa couche, celui-là relevé derrière ses cheveux dont la masse sombre retombe, comme allourdie par les derniers baisers. Et les jambes aussi ont je ne sais quoi de nonchalant à l'extrême, celle-ci étendue dans toute sa longueur, celle-là légèrement repliée, fleuves jumeaux, jumelles jonchées de lis sur les sombres coussins. Et l'expression du visage est d'une douce sérénite, les paupières s'abaissant sous des cils qui se frangent d'ombres et les lèvres s'entr'ouvrant à peine comme une fleur sur le souffle qui s'attarde à leur velours.

O Femme qui reposes durant que je veille,

Les Dieux ont fait de Toi, une naïade immobile
Des lacs froids et profonds sous l'ombrage dormants,
Où le choc des bois morts que Décembre mutile
Seuls, éveillent parfois quelques tressaillements.

Les grands chênes, autour de cette onde tranquille,
Tordent leurs bras avec de sourds gémissements ;
La bise les flagelle et leur plainte inutile
Semble de mon amour redire les tourments.

Mon cœur est comme un chêne aux ramures plaintives
Qu'un vent mystérieux flagelle sur tes rives,
Beau lac d'amour qui voit ton sommeil sans pitié ;

Et, durant que la ronce ensanglante mon pied,
Un sourire, pareil aux nénuphars moroses,
Seul, fleurit sans baiser tes lèvres toujours closes.

O Femme qui, dans quelque adultère caprice, laisses ton rêve fuir si loin de ma détresse ;

O toi que je nommais l'immortelle Beauté,
O souffle de Vénus égaré dans la pierre,
Comme un pasteur qui grave un nom cher dans le lierre,
J'ai mutilé mon cœur de ton nom répété.

J'ai, sous ton pied superbe, empourpré la poussière,
Lis du pays des morts, sombre virginité,
Sans qu'un baiser jamais ait fleurit la fierté,
Sans qu'une larme, ô Femme, ait fleurit ta paupière.

Et, dans mon amour sans remords,
Je m'en vais où s'en vont les morts :
Car la beauté que j'idolâtre.

Femme, c'est la coupe sans fond,
La coupe d'or de Cléopâtre,
Où, cœur et perle, tout se fond !









ASTI

JEUNESSE (Étude)

Ce n'est pas le mystérieux et si profond regard de l'immortelle Joconde, et cependant c'est encore l'énigme vivante que la beauté de la Femme dresse toujours devant notre admiration inquiète, Car elle est belle assurément

cette image de la jeunesse dans l'auréole sombre de ses cheveux déliés et baignant ses épaules, les seins nus dans leur fermeté virginale, regardant d'un regard à la fois ingénu et tremblant, un sourire vague à ses lèvres qui ignorent encore la douceur mortelle du baiser. Un rêve habite certainement sous ce beau front poli, dans ses yeux clairs aux limpidités de source. Mais quel rêve et que promet-il à l'imprudent que tous ces charmes attirent? Car un despotique aimant est dans cette créature délicieuse et nul ne sait ce que peut cacher de tortures l'amour dont elle porte le secret. Ce n'est pas cependant la Vénus victorieuse des antiques statues, impitoyable et sans merci, mère de toutes les joies sensuelles, mais aussi de toutes les trahisons. C'est une figure que la pitié moderne, faite de mysticisme obscur et de chrétienne charité a attendrie. Mais la Femme a-t-elle cessé jamais de nous être le tourment suprême, et vraiment, en elle, la sœur a-t-elle pris place auprès de l'amante ?

Après tout, comme nos aïeux les sages dont Anacréon charmait les loisirs, sous les treilles, au bruit de ses chansons, célébrons la Beauté triomphante.

O jeune fille qui, demain sera une jeune femme qui que tu sois.

Je voudrais que mon cœur fut une coupe pleine
Pour la tendre à la soif et l'y voir s'apaiser ;
Je voudrais que mon sang, mêlé dans mon haleine,
Comme une rouge fleur montât vers ton baiser,
Je voudrais que le vent qui traverse la plaine
But mon souffle et le vint, sur ta bouche, épuiser.

Je voudrais que mon cœur fût une herbe menue
Pour l'étendre à tes pieds et les voir s'y poser,
Pour sentir leur frisson sur ma poitrine nue,
Et, sous leur poids charmant mon être se briser,
Et, comme une rosée éparse sous la nue,
Goutte à goutte et longtemps mon sang les arroser.

Je voudrais que mon cœur fût une grappe mûre
Pour la tendre à tes dents et les voir la meurtrir,
Aux saveurs de ta bouche aspirer leur morsure.
Par elle déchiré m'enivrer de souffrir !
— Je voudrais que mon cœur fût toute la Nature,
Tout ce qui par Toi vit et par Toi peut mourir.

O toi dont je ne connais pas le visage, je te dis encore:

Que ne t'ai-je connue au temps de ma jeunesse !
Dans un rêve d'amour j'aurais su t'enfermer.
Tout renaît : le printemps, le jour, l'espoir d'aimer...
Pourquoi ne se peut-il que notre âme renaisse
— Que ne t'ai-je connue au temps de ma jeunesse !

Car ce nous est une mélancolie à la fois cruelle et douce, cruelle par le regret du passé, douce par le charme du sou-

venir, à nous qui avons plus aimé que nous ne pourrons aimer encore, de voir cet épanouissement mystérieux de la Femme dans son charme virginal, et de laisser à d'autres le soin d'en scruter le secret ; et nous sommes comme ces jardiniers des fleurs rares qui ne les voyons, le plus souvent qu'à travers les vitres tièdes des serres, nous remémorant les belles roses cueillies autrefois dans les jardins !





LA LYRE

SIRÈNE BLESSÉE

Fidèle à la vision troublante des Sirènes qui firent sa renommée, le grand artiste, qui a signé ce tableau, nous montre une de celles qu'il a longtemps célébrées, renversée par la vague et vainement soutenue sur le flot par ses

compagnes. Autour d'elle c'est un grand effarement d'alcyons aux ailes largement ouvertes, et la mer elle-même semble émue jusqu'aux profondeurs insondables de ses flancs.

C'est que, de sa dent impie, quelque monstre a blessé la Sirène maintenant inanimée, a moins que, venu de la rive, le trait qui l'a déchirée ne soit la flèche vengeresse de quelque mortel ayant à venger un frère ou un ami. Car la sirène a longtemps attiré dans les réduits nacrés où elle repose, les marins imprudents que charmait sa voix mêlée à la grande musique du flot. Et qui sait ! c'est peut-être quelque maîtresse délaissée dont la main lointaine s'est armée pour ce crime affreux.

Pour morts qu'ils soient, avant le terme probable de leurs jours, convient-il donc de plaindre ceux que son amour à tués de la plus douce des morts, ceux qui ont subi le charme des tentations charnelles pleines de pitié, mais où, seules, résident les ineffable joies ? Qui n'envierait, le sort de ces amants sitôt tombés en plien rêve, que la Sirène, cette sœur de la Chimère fit plus belle que la Chimère, a un instant, bercés dans ses bras ! Qui ne souhaiterait de s'endormir ainsi, en la voyant si belle, dans le faux sommeil que lui fait la douleur, comme une large fleur de nacre dans l'or répandu de sa chevelure, éblouissement de

chair en pleine lumière attendrie, comme si toutes les choses pleuraient aussi autour de l'immortelle blessée.

O Sirène que les Dieux feront revivre pour la torture de nouveaux cœurs, à toi le poète chante, contemplant ta beauté meurtrière et sacrée :

Sur tes reins caressants mes yeux,
Comme sur la mer sans rivage
S'embarquent pour le cher voyage
De ton corps superbe et joyeux.

Comme une vague qui s'élève,
Blanche dans l'éther azuré,
Ta croupe au long reflet nacré
Jusqu'aux cieux emporte mes rêves.

Et, par le flot poussé toujours
Jusqu'à tes pieds divins, j'y pose
Mes lèvres sur le corail rose
De leurs ongles au fin contours

Sein de la Femme où l'on aspire,
Enfant la vie, homme la mort,
O toi le meilleur et le pire
Des biens dont le désir nous mord,

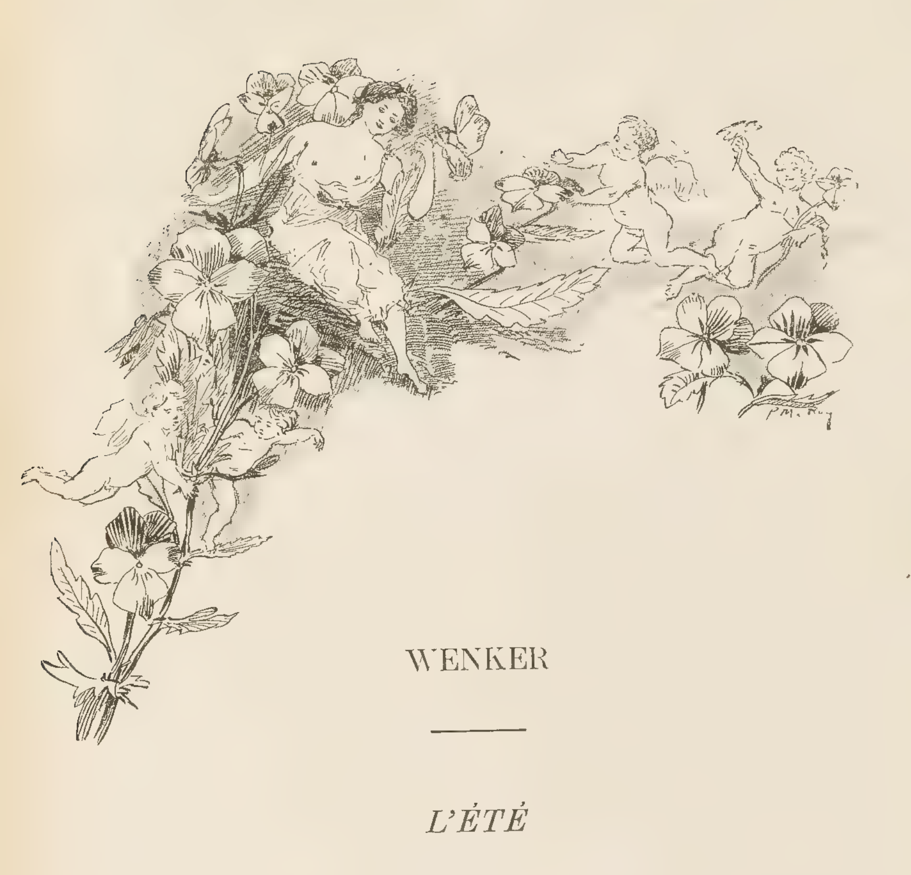
Colline où mûrit la vendange
De nos désirs jeunes et vieux,
Forme auguste que rien ne change,
Coupe immortelle des aïeux,

Je t'aime ô sein de la Sirène
Sein blessé qui blessas mon cœur,
Double flèche au sillon vainqueur,
A la blessure souveraine !









WENKER

L'ÉTÉ

Au dehors la canicule épanche son souffle embrasé, faisant silencieuse la plaine et posant, au front des grands bois, une lourde couronne d'or. Mais dans le riant paysage qui nous est montré, elle n'atteint pas, de ses flèches ar-

dentes, l'épaisseur fraîche des feuillages et sa fureur se brise au bouclier d'argent des eaux courantes ici s'élargissant en un lac exquis au flot sans cesse renouvelé. Certes, un tel décor est fait pour l'image des Femmes nues qui s'y ébattent, en des poses voluptueuses, toutes au bien-être de ce refuge, et à la douceur de cette oasis. Dans l'étang qui frémit d'insensibles caresses, celles-ci plongent encore leur corps délicat et souple en mille jeux dont le gazouillement, pareil à celui des oiseaux, semble venir jusqu'à nous. Plus près de nous, cette autre repose, dans l'herbe couchée, dans l'herbe où des fleurs sauvages piquent de petites notes tendres, violettes, bleues, jaunes, et rien n'est plus agréable à contempler que ce bel épanouissement de ces formes, en cette pose abandonnée. Cette autre ramène, en un mouvement plein de grâce, ses lourds cheveux dénoués au-dessus de sa nuque encore toute emperlée et ruisselante ; regardez encore celle qui, une main appuyée à un tronc d'arbre, ramène sous son talon la sandale un instant abandonnée, et aussi celle qui, sortant de l'eau, cherche un coin de rive bien velouté de mousse pour y faire ses premiers pas.

Toutes sont la Beauté, le Printemps persistant sous l'été, la Jeunesse immortelle !

Nous ne laisserons par les bois insensibles, les oiseaux

capricieux, les eaux infidèles, en leur cours, chanter, seuls, ce miracle du corps féminin, dont la Nature entière n'est que le temple.

A celles qui en donnent le radieux spectacle, en ce paysage enchanté, nous dirons l'éternelle torture de nos âmes et la foi obstinée de nos désirs, devant cette gloire de la chair sans cesse glorifiée par l'adoration des choses.

O Femme qui passes, dans l'orgueil de ta nudité, dans les hosannas et les encens de tout ce qui respire :

Mon cœur est plein de toi comme une coupe d'or
Pleine d'un vin qui grise.
Si jamais doit finir le rêve qui l'endort
Dieu veuille qu'il se brise.
— Mon cœur est plein de toi comme une coupe d'or.

Mon cœur est, sous tes pieds, comme une herbe foulée
Que Mai va refleurir
Si jamais loin de lui doit fuir ta route ailée
Puisse-t-il se flétrir.
— Mon cœur est, sous tes pieds, comme une herbe foulée !

Mon cœur est, dans tes mains, comme un oiseau jeté
Par l'aube, quand vient l'heure.
Ah ! ne lui rends jamais sa triste liberté
Si tu ne veux qu'il meure !
— Mon cœur est, dans tes mains, comme un oiseau jeté.

O Femme triomphante dans les gloires estivales, près

de l'eau chantante où ton beau corps est descendu et dont il a bu les caresses, sous l'ombre attendrie du bois agitant, autour de toi, comme d'immenses éventails, sur cette herbe dont un souffle d'encens monte vers ta ferme poitrine, que seraient sans toi toutes les splendeurs inutiles, la majesté auguste des forêts, le mystère des sources toujours éplorées, la fraîcheur des gazons faits pour les siestes divines de l'Amour ! Tu es l'âme des choses, ô charnelle Beauté qui, pour nos seules tortures, quelquefois n'a pas d'âme.





TILLIER (PAUL)

TOILETTE D'UNE NYMPHE

C'EST dans un coin coquet de paysage, ayant, au fond, pour décor, des bois dont la silhouette légère festonne les bords du ciel, au pied d'un bouquet d'arbres élevant leurs troncs jumeaux que couronne une frondaison plus som-

bre, sur un tertre de verdure dont les gazons sont piqués çà et là, de fleurs sauvages, qu'elle s'est assise, en une pose faite pour tenter le regard subtil des faunes aux pieds fourchus cachés, sans doute, dans l'épaisseur des feuillages et tenant suspendue à leurs lèvres la chanson de leurs pipeaux, merveilleusement nue comme Aphrodite, elle-même, au sortir de l'onde, les reins infléchis en une posture qui en fait admirer les nobles reliefs.

Et, cependant qu'une de ses jambes se replie sous l'autre, caressant le mollet de celle-ci de son orteil ourlé de rose nacré, les deux mains rejointes sous l'épaisseur sombre de sa belle chevelure déliée, elle les plonge dans cette masse vivante comme pour en séparer les ondes pareilles à celles du Lethé, par l'oubli qu'elles donneraient volontiers du reste du monde, non pas solitaire, tout à fait dans sa beauté triomphante ; car un bel enfant dont les épaules se collent voluptueusement à son propre dos, avec un faux et frileux plaisir, tient derrière elle, un miroir où elle se peut regarder, soulevant de l'autre main un collier de perles qui lui doivent sembler l'image de ses propres dents.

O belle Nymphe, pourquoi ne pas te contempler seulement, comme tes sœurs, dans l'inconscient miroir des fontaines qui chantent en des sources dont le sable est comme un frisson d'or ? Crains-tu donc que Narcisse t'ar-

rache à tes contemplations de toi-même, pour devenir amoureux de ta beauté ? Hélas ! l'adolescent alangui n'est déjà plus qu'un bouquet de fleurs très pâles qui ouvrent des yeux d'or sur la rive et se penchent encore sur les flots. Moins dangereux assurément il eut été pour toi, que ce perfide compagnon que Vénus t'a dépêché et dont l'innocence menteuse t'a charmée. Car, tu l'ignores, sans doute, c'est l'Amour, le cruel enfant qui cause tant de larmes, dont le souffle passe si près du tien, comme se marient les parfums de deux roses. Pour n'être point reconnu de toi il a déposé l'arc et le carquois symboliques et lavé, peut-être, dans quelque ruisseau, le sang qui emperlait ses traits toujours tièdes du sang de quelque cœur.

Il ne te veut si belle, dans son caprice de passion, ô Nymphe souveraine, que pour te jeter en proie aux tendresses qui tuent, mais si délicieusement que la vie ne vaut pas une telle mort.

Écoute plutôt l'hymne que tout chante autour de lui, dans la Nature silencieuse tout à l'heure.

Hors les tortures de l'Amour
Toutes les tortures sont vaines,
Vaine est la lumière du jour :
Bois donc tout le sang de nos veines,
Amour !

Dans les tortures de l'Amour,
Meurent les amants magnanimes
Meurtris donc nos cœurs à leur tour,
Et ne compte plus tes victimes,
Amour!

Ainsi chantent les bois profonds dont l'Amour à creusé l'écorce pour y tracer, en une flamme mortelle, les noms divins des bien-aimées, les sources qu'a bues l'Amour pour tarir, dans sa gorge, la soif divine des baisers, les oiseaux que l'Amour a percés de sa flèche cruelle, tout ce qui vit, tout ce qui respire, tout ce qui meurt pour lui ! Chante, ô nymphe, avec ce chœur sublime des seuls êtres de la vie qui sont les martyrs.









BENNER (E.)

DANS LES BRUYÈRES

C'est autour du lit naturel où elle a étendu les splendeurs de son beau corps, un grand épanouissement de fleurs sauvages, de petites plantes au cœur innombrable et doucement parfumé. Et, de toutes ces petites cassolettes, un encens très doux monte, sans doute, qui lui

met, au front, comme une griserie printanière et charmante. Et c'est pourquoi ses beaux yeux semblent perdus en quelque rêverie, cependant que sur ses lèvres roses un sourire met à peine un frôlement d'aile. Très nonchalante est la pose où elle se complaît sur ce tapis de verdure, une main ramenée au-dessus de sa tête, une autre pendante le long du flanc, les cheveux dénoués et une jambe légèrement arrondie, pendant que l'autre est droite, parmi cette floraison rustique.

Autour d'elle, c'est la chanson du printemps, de l'été presque, à en juger par l'éclat du coin de ciel qui transparaît parmi les feuillages.

O Femme ainsi couchée dans la tiédeur du jour dont un rideau de frondaison te protège, ne donne pas tout au rêve un temps qui serait si bien fait pour l'amour. Rappelle toi, cependant que l'aile des beaux jours bat l'air autour de toi :

Il n'est amour qu'au temps d'Avril
Quand, sur les lilas en péril,
Le vent frileux palpite et pleure.
Il n'est chanson qu'au matin clair
Où, dans la caresse de l'air,
Tinte la jeunesse de l'heure !

Il n'est amour qu'au temps de Mai
Quand la rose au cœur parfumé
S'ouvre au souffle tiède des grèves,
Il n'est amour qu'au soir vermeil
Où l'aile rose du soleil
Se referme au loin sur nos rêves.

Au temps d'hiver et des glaçons,
Il n'est plus amour ni chansons !
Plus de lilas ! et plus de roses !
Les matins sont silencieux
Et les soirs descendent des cieux,
Mélancoliques et moroses.

Ne demeure donc pas seule, sur ton lit de bruyère, tout parfumé et tout frémissant des sèves nouvelles, ô Femme que souhaite sans doute la ferveur de quelque amant. Il n'est que trop court le temps d'aimer en la fleur de notre jeunesse ! Ce n'est pas pour le seul plaisir que tu trouveras à te contempler, toi-même, dans l'eau claire des sources, que te fut donné cet épanouissement de beauté où nous te contemplons, avec de muettes adorations dans l'âme. L'Amour réclame ce que tu lui dois de la splendeur de tes charmes et du repos de ton cœur.

Ecoute celui qui te dit :

J'aime tes yeux, j'aime ton front,
O ma rebelle, ô ma farouche ;

J'aime tes yeux, j'aime ta bouche
Où mes baisers s'épuiseront.

J'aime ta voix, j'aime l'étrange
Charme de tout ce que tu dis,
O ma rebelle, ô mon cher ange,
Mon enfer et mon paradis !

J'aime tout ce qui te fait belle
De tes pieds jusqu'à tes cheveux,
O toi vers qui montent mes vœux,
O ma farouche, ô ma rebelle.



LAURENT (A.)

NUIT D'ÉTÉ

 la belle nuit d'été !

Vénus a dénoué son collier d'étincelles,
Qui s'égrène et remplit les cieux d'étoiles d'or,
Et sème des baisers aux lèvres des pucelles.
Vénus a dénoué son collier d'étincelles.
Un feu s'allume au cœur de la vierge qui dort.
— Vestale, qui ne sait quel foyer tu recèles,
Vénus a dénoué son collier d'étincelles.

Vénus a dénoué ses cheveux ramassés
Qui roulent, dans l'azur, leur molles avalanches.
— O Vierge, quel frisson mord tes épaules blanches?
Vénus a dénoué ses cheveux ramassés;
Le fleuve d'or descend de son col à ses hanches.
De vivantes chaleurs tes flancs sont caressés.
Vénus a dénoué ses cheveux ramassés.

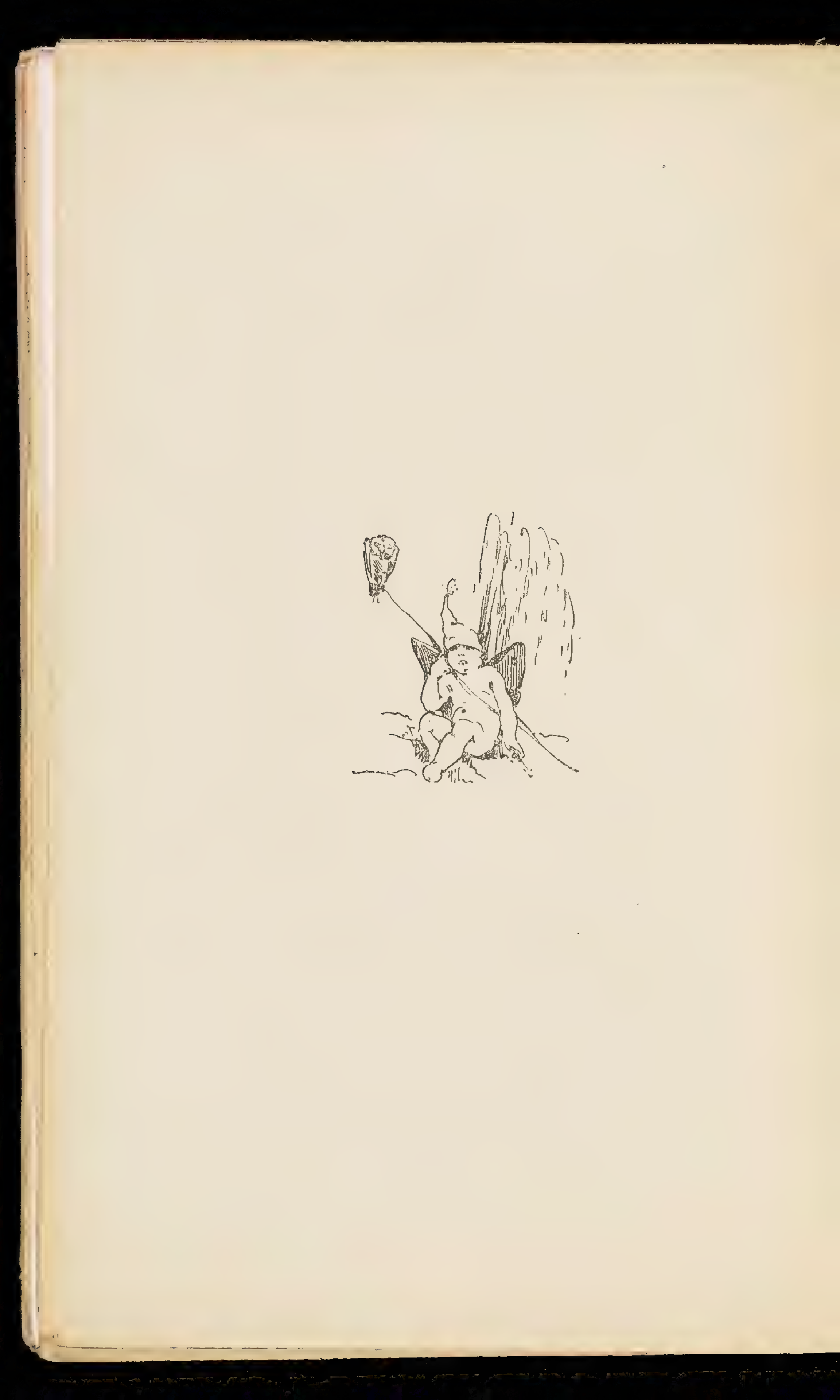
Vénus a dénoué sa ceinture embaumée!
L'essaim voluptueux des parfums de la Nuit
Prend son vol et s'abat sur la terre pâmée.
Vénus a dénoué sa ceinture embaumée
Qui, de ses plis flottants, t'enlace et te poursuit...
— O Vierge, éveille-toi, ma pâle bien-aimée,
Vénus a dénoué sa ceinture embaumée.

A l'appel du poète, dans le charme mélancolique de cette nuit admirable, la bien-aimée, délicieusement nue, a doucement ouvert ses beaux yeux, et tordant, en une détente harmonieuse, son corps souple un moment alangui par le sommeil, blanche sous la clarté vibrante de la lune, elle tend son bras adorable vers quelque caresse inconnue. Autour d'elle, les bois profonds, les frondaisons silencieuses s'ouvrent comme un double rideau, laissant la belle lumière d'argent des constellations la baiser d'une longue caresse, et, les Amours, de petits Amours ailés aux ailes veloutées comme celles des grands phalènes, comme des grands oiseaux éveillés, eux aussi, par la plainte

exquise du rossignol, mêlent leurs voix et celles de leurs instruments au concert dont la Beauté de la Femme est saluée.

Heureux celui qu'appellent tes bras ouverts, ô lointaine fille de Diane, buvant au flanc d'Endymion, la douceur de sa propre lumière! Heureux celui qui viendra bientôt, sans doute, le cœur plein d'émoi, écartant en tremblant les feuillages, audacieux tout ensemble et timide, et à qui tous les trésors vivants de ton être sont réservés, le baiser de ta bouche et la caresse de tes bras, le toucher divin de ton corps fait d'enchantements, source des immortelles délices qui, seules, consolent de vivre!

Jolis Amours qui soufflez, toi dans la flûte agreste que tu as sans doute volée à quelque berger, toi dans le cor léger dont les fanfares ne sont qu'un gazouillis de fauvette, montrez, à celui qui doit venir, le chemin, à celui qui bientôt, dans ces draps de lumière, sur ce lit de mousse où les lucioles mettent des gemmes vivantes, goûtera, près de la belle endormie, la suprême félicité.





PNEUMATIQUES

MICHELIN

POUR

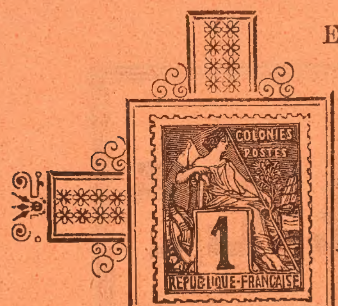
VOITURES & VÉLOCIPÈDES

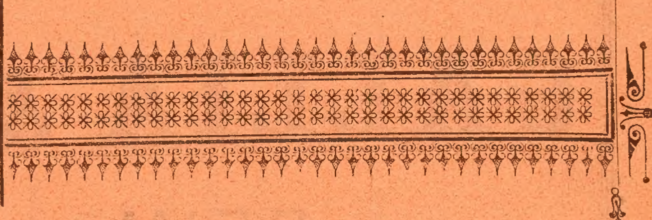


Sur les **63** **Fiacres** qui roulent actuellement dans **Paris**, **63** sont montés en

Pneumatiques MICHELIN

C'est la meilleure preuve que ces ***PNEUS*** *sont les mieux fabriqués et les plus facilement démontables.*





Le Timbre-Poste

ALBUM COMPLET POUR COLLECTIONS

COMPRENANT 225 PLANCHES EN FEUILLES DÉTACHÉES

Le nouvel album que nous offrons au public n'est pas une simple réédition des ouvrages similaires, dont quelques-uns fort complets et fort compétents du reste, ont déjà paru sur la matière.

Le but que nous nous sommes proposé en publiant le TIMBRE-POSTE est au contraire tout différent et répond à des besoins spéciaux qu'a fait naître l'extension croissante du goût des timbres.

La plupart des Albums existant, et parmi eux les plus répandus, sont disposés sans aucune symétrie, et ont le grave défaut d'avoir un grand nombre de cases trop petites pour les timbres qui doivent y prendre place, et de conduire ainsi à un entassement final des plus choquants.

Nous avons remédié à ces inconvénients en supprimant toute nomenclature et tout catalogue distinct.— Au-dessous de chaque émission sont inscrits sa date et le sujet représenté. Le type principal est reproduit à la place même qu'il doit occuper, mais par un simple dessin de contour très léger et sans ombre, n'offrant aucun aspect désagréable à l'œil; chaque fois que cela a été jugé nécessaire, les variations de dessin d'une même émission sont indiquées par un croquis des caractères distinctifs; tous ces dessins absolument précis et exécutés d'après les types mêmes, ont été légèrement réduits de façon à obtenir dans tous les cas une couverture certaine et complète de l'image par le timbre; enfin, chaque case, avec la couleur et la valeur du timbre, porte un numéro d'ordre permettant de renvoyer sans aucune ambiguité aux types précédemment décrits.

Le système de feuilles mobiles a des avantages considérables au point de vue du classement facultatif avec intercalations ou non de feuilles blanches, du remplacement de toute feuille salie qu'on trouve chez l'éditeur pour 10 centimes, du transport facile de telle ou telle feuille pour achat ou échanges; de la reliure finale mobile ou non entièrement au gré de l'amateur, enfin de la mise au courant continuelle par la publication annuelle de feuilles supplémentaires comprenant les émissions de l'année.

Prix avec la reliure électrique . . . . . **25** fr.

FIBRE CHAMOIS



Cliché Reutlinger.

Les qualités de la « **Fibre Chamois** » ne sont plus à énumérer.

Nous donnons ici la reproduction d'une des nombreuses lettres de félicitations qui nous sont communiquées, lettre qui a été adressée par Mlle LEGAULT la si gentille actrice du Palais-Royal, à l'un de nos plus grands couturiers, la Maison Laferrière.

Maison Laferrière

La dernière toilette que vous m'avez faite pour jouer dans la « Figurante » et que vous m'avez dit être doublée de véritable Fibre Chamois, m'a montré la supériorité vraiment incontestable de ce nouveau soutien que je veux adopter à l'avenir, pour tous mes costumes. Je suis heureuse, par cette lettre, de vous témoigner ma vive satisfaction.

Agréez Messieurs mes salutations empressées

Maria Legault